


15.
CANTONALE ET
UNIVERSITAIRE
EX
DONO
JEAN
LARGUIER
DES BANCELS
1876
1961
DE LAUSANNE
Digitized by Google

à Antoine
Larguier de la part
de son Papa [illegible] pour
la fête

# LA PERSE.

IMPRIMERIE DE LEBÉGUE,
A PARIS.



Fath Ali Chah,
Roi de Perse regnant.

# LA PERSE,

OU

# TABLEAU

DE L'HISTOIRE, DU GOUVERNEMENT, DE LA RELIGION, DE LA LITTÉRATURE, etc., DE CET EMPIRE ; DES MŒURS ET COUTUMES DE SES HABITANS :

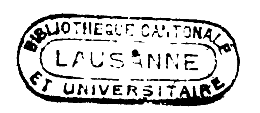
PAR AM. JOURDAIN.

Ouvrage orné de Gravures, faites d'après des peintures persanes.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ FERRA, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, n° 11;
ET J. B. IMBERT, LIBRAIRE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, n° 27.
1814.


BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

# PRÉFACE.

J'avais conçu, depuis quelques années, le projet d'offrir, dans un ouvrage de peu d'étendue, un aperçu du gouvernement, de la religion et de la littérature des Persans, objets vers lesquels la nature de mes études me portait naturellement. Je m'étais proposé pour modèle les *Républiques* publiées par les Elzevirs; mais je voulais simplement m'adresser à l'esprit, sans rechercher ce qui pouvait flatter la vue: aucune gravure ne devait accompagner ce petit ouvrage. Cependant j'avais négligé cette idée, lorsque le hasard fit tomber entre mes mains quelques peintures persanes. Je

me souvins du succès que venaient d'obtenir la *Chine en miniature*, les *Mœurs des Ottomans* et *la Russie*, et je résolus aussitôt de revenir à mon projet, en appélant cette fois les *images* à mon secours, afin qu'elles offrissent un dédommagement aux personnes qui n'approuveraient point mon texte.

En lisant ce tableau, il sera facile de se convaincre que s'il a quelque ressemblance avec les ouvrages nommés plus haut sous le rapport des gravures, il s'en éloigne par le plan et l'étendue. Les auteurs de ces jolies productions ne s'occupaient que par occasion de la contrée sur laquelle ils écrivaient; ils en ignoraient la langue : une connaissance plus appro-

fondie de leur matière les eût garantis de plusieurs erreurs très graves.

Je me trouvais maître de mon sujet en traitant de la Perse : j'en avais étudié long-temps la langue ; mon esprit était nourri de la lecture des auteurs originaux. Cependant je dois avouer que je me suis trouvé très faible, lorsque j'ai voulu mettre en ordre mes idées et mes matériaux : une foule de points, qui auparavant me paraissaient certains, se présentaient à moi environnés de doutes, et si je trouvais la vérité, c'était après l'avoir long-temps cherchée. Alors je me suis senti plein d'admiration pour ces auteurs de métier, trésors d'une science universelle, merveilles de notre âge, qui traitent de toutes matières, parlent

aujourd'hui et d'Athènes et de Rome; demain nous entretiennent de l'Amérique; écrivent sur les arts, sur l'histoire, sur les antiquités; envahissent en un mot toutes les branches des connaissances humaines. J'admirais leur étonnante fécondité, moi qui pouvais à peine composer un chapitre, tandis qu'un in-8° découlait de leur plume libérale. Cependant le temps me pressait; je m'étais engagé avec mon libraire à paraître avant la fin de l'année: je voulais remplir ma promesse, et ne point démériter de mes lecteurs par trop de précipitation dans mon travail. Pour concilier ces deux intentions, j'ai abandonné la correction de mes épreuves à des mains étrangères, et je vois

avec peine que, malgré beaucoup d'attention, il s'est glissé dans ce *Tableau* plusieurs fautes importantes. J'ai eu soin de relever, dans un *errata*, toutes celles qui se sont rencontrées après l'impression; et j'attends du public (en m'exprimant à la manière des Persans), qu'il *tirera la plume de l'indulgence et de l'oubli sur les erreurs qu'il reconnaîtra*.

Je ne m'étais point proposé seulement d'écrire pour les gens du monde; je voulais aussi donner un ouvrage qui fût utile aux élèves de l'Ecole des langues orientales. L'expérience m'avait prouvé le défaut de livres où l'on trouvât réuni des notions exactes, et surtout complètes, sur l'histoire de la Perse, ses mœurs, sa religion et ses

habitans ; les meilleurs voyageurs, Chardin lui-même, cet observateur exact et minutieux, dont les récits n'ont point vieilli, laissaient à désirer sur beaucoup d'objets : voilà pourquoi j'ai donné à mon travail autant d'étendue. Je l'ai divisé en huit livres, dans lesquels je traite successivement : de la géographie, de l'histoire, du gouvernement, de la législation, de la religion de la Perse, des mœurs et coutumes de ses habitans, de la littérature persane, des sciences et des arts cultivés par les Persans. La géographie occupe quelques pages ; car on aime à connaître le pays que l'on parcourt. On trouvera peut-être que j'aurais dû négliger entièrement l'histoire ancienne,

puisqu'elle offre un tissu de fables ; mais les poésies persanes contiennent des allusions si fréquentes à différens traits de cette histoire, que la connaissance en devient indispensable pour bien comprendre les poètes et même les prosateurs. J'ai composé l'histoire moderne d'après les écrivains persans, et j'ai eu soin d'indiquer avec exactitude la date des événemens d'après l'ère musulmane et l'ère vulgaire.

Le gouvernement et la législation m'ont offert des difficultes que je n'ai pu toujours surmonter. Les *Voyages* de MM. Scott-Waring et Morier ; le *Mémoire* de M. Kinneir sur la Perse, ont été mes seuls guides dans ces deux parties ; je les ai comparés per-

pétuellement avec les anciens voyageurs : mais que de fois j'ai éprouvé l'insuffisance de ces matériaux !

Je regrette de n'avoir pas donné plus d'étendue au septième livre, qui traite des mœurs et coutumes, ce sujet étant d'un intérêt général ; mais je devais me renfermer dans de certaines bornes, et j'étais poursuivi par le temps.

Je me complaisais dans la partie littéraire de cet ouvrage ; je me proposais de lui donner une étendue telle qu'elle offrît un cours complet de littérature persane : on m'a représenté que, faute de caractères orientaux, je ne pourrais entrer dans des discussions exigées par la matière, et j'ai dû céder à ces raisons, et me renfermer

dans un cadre très étroit. On remarquera dans ce livre l'ode du poète Anvéri, que je dois à l'obligeance et à l'amitié de M. Chézy, professeur adjoint de langue persane à l'Ecole des langues orientales. Je lui offre ici le témoignage public de ma vive reconnaissance.

J'ai beaucoup abrégé le huitième livre, consacré aux sciences : c'était une matière peu intéressante par elle-même et pour mes lecteurs. Cependant le chapitre où je traite de la philosophie des Orientaux mérite, je crois, d'être distingué : peut-être le jugeai-je trop favorablement d'après les peines et les soins qu'il m'a coûté. Il contient l'extrait d'un travail assez considérable, où je donne

la *Notice* d'un traité de morale, intitulé : *Akhlaç Nassiri*, les Caractères de Nassir, et qui a pour auteur le célèbre Nassir-eddin de Thous. Cette notice, si l'Institut l'en juge digne, paraîtra dans l'un des prochains volumes des *Notices* et *Extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale*.

J'aurais pu accumuler les citations dans le cours de cet ouvrage, et me donner le vernis de l'érudition par l'étalage d'une science d'emprunt, et par l'indication de manuscrits arabes, persans, turcs ; de livres allemands, anglais, etc., dont j'aurais lu bien ou mal le titre et les premiers feuillets; mais le public n'est plus la dupe de ce genre de charlatanisme. Les citations

ne sont indispensables que lorsqu'on discute un point contesté ou qu'on veut établir un fait nouveau. Mais lorsque l'on répète des choses bien connues, à quoi bon s'appuyer de nombreux témoignages? Toutefois, je dois avouer que j'ai souvent puisé avec fruit dans les nombreuses notes, dont M. Langlès a enrichi sa belle édition des Voyages de Chardin : c'est une mine féconde pour quiconque veut s'occuper de la Perse.

Mes notes sont de deux espèces. Lorsqu'elles sont peu importantes ou d'une médiocre étendue, je les ai placées au bas des pages; mais lorsqu'elles n'avaient pas un rapport direct avec le texte, elles ont été renvoyées à la fin des volumes, et indi-

quées par des chiffres placés entre deux parenthèses.

Je ne dirai rien des figures qui accompagnent mon texte, car je n'ai aucune connaissance dans la gravure ; ce que je puis assurer, c'est qu'elles ont été presque toutes faites d'après des peintures inédites, et que l'artiste auquel on les doit, M. Gauthier, m'a donné des preuves constantes de zèle et d'un soin minutieux. Avant d'être en rapport avec lui, je savais qu'il jouissait d'une réputation distinguée parmi ses confrères, et que le public avait rendu plusieurs fois justice à son goût et à l'habileté de son burin.

Les personnes versées dans la connaissance des langues orientales s'appercevront des changemens que j'ai

adoptés dans la manière d'écrire les noms et les mots orientaux ; elles verront que j'ai rendu le *Kaf* par le K, le *Caf* par le C et le *Kha* par le K, toutes les fois qu'un long usage n'avait point *francisé* le nom. Elles trouveront le mot *Khalife* écrit Calife, *Vézyr*, visir, *Sulthan*, sultan, etc. J'ai cru devoir simplifier autant que possible la transcription des mots étrangers : les mots orientaux ont déjà par eux-mêmes une physionomie assez barbare, sans que nous y ajoutions par l'accouplement de consonnes qui ne peuvent se prononcer dans notre langue, ni même se trouver réunies, selon notre système d'orthographe. Si j'eusse fait un ouvrage purement d'érudition, j'aurais suivi une marche

uniforme pour suppléer au défaut de caractères originaux ; j'aurais, par exemple, adopté la méthode proposée par M. Langlès, méthode que cet infatigable orientaliste, auquel je suis attaché par les liens de la plus vive reconnaissance, a eu la satisfaction de voir approuvée par plusieurs savans : mais je voulais ménager la vue de mes lecteurs, appréhendant d'avoir abusé de leur patience par les détails où je me suis laissé aller dans différentes parties de cet ouvrage.

Si le public agrée l'essai que je lui offre, je donnerai successivement le tableau des différentes contrées de l'Orient, en commençant par celles qui nous intéressent le plus. Je traiterai cette matière avec d'autant plus

d'empressement, que je profiterai des lumières de M. Rhazis, jeune Grec, natif de Constantinople, qui possède à fond les langues et les usages de l'Orient.

Je terminerai cette Préface, en adressant à mes lecteurs ces paroles d'Ovide :

*Da veniam scriptis, quorum non gloria nobis causa, sed utilitas officiumque fuit.*

---

# LA PERSE.

## LIVRE PREMIER.

## GÉOGRAPHIE.

### CHAPITRE PREMIER.

*Situation de la Perse. — Provinces dont elle se compose.*

La Perse, ou, comme l'appellent les géographes orientaux, l'*Iran* (1), est un vaste royaume d'Asie, borné à l'occident par la Turquie, à l'orient par l'Inde, au nord par la mer Caspienne et le Turkestan, au midi par la mer des Indes et le golfe Persique. Outre ces

mers, de grands fleuves, célèbres dans l'antiquité; le Tigre et l'Euphrate, le Cyrus et l'Araxe, l'Oxus ou le *Bactrus*, les cinq branches de l'Indus, lui servent de limites de différens côtés.

Comme toutes les provinces qui le composent ont éprouvé des variations dans leurs noms et leurs limites, pendant le cours des âges, il serait difficile de concilier à leur égard les rapports des géographes anciens et modernes. On ne peut qu'approcher de la vérité, sans s'attendre à la trouver.

La province de *Fars*, ou *Farès*, qui a donné son nom au royaume entier, s'étend le long du golfe Persique, sur un espace de près de trois cents lieues : elle a le Kerman à l'est et le Kouzistân à l'ouest. Le vaste désert de Noubendjân l'embrasse au nord. C'est sur la lisière

de ce désert que se trouve la belle et fertile vallée de Bavan, à laquelle les poètes orientaux font de fréquentes allusions, et qu'ils mettent au nombre des quatre *paradis* de l'Asie.

Les monumens que renferme cette province, les grands hommes qu'elle a produits l'ont rendue à jamais célèbre. C'est au fond de la plus vaste de ses plaines que se trouvent les ruines imposantes du temple ou du palais de l'antique Persépolis. Chiraz, Yezd, Firouzabad, les plus fameuses de ses villes, ont donné naissance à Hafiz et Sadi, célèbres poètes persans; à Chéref-eddin-Yezdi, l'historien de Tamerlan; à Firouzabadi, auteur du dictionnaire le plus parfait de la langue arabe, justement appelé *Camous*, océan.

Après avoir traversé le désert de Nou-

bendjan, on entre dans le Korassan, la Bactriane des anciens, qui dispute au Farès le premier rang parmi les provinces de Perse. L'un et l'autre ont produit de grands hommes ; l'un et l'autre renferment des villes fameuses. Ferdouci et Djami, l'Homère et le Pétrarque des Persans; Férid-eddin-Atthar, poète moraliste; Méidani, auteur d'un recueil de proverbes répandus en Orient comme en Occident, ont pris naissance en Korassan. Balk et Hérat, deux de ses villes, ont donné le jour à Mirkond et à Kondémir, les plus grands historiens de la Perse.

Le Sedjestan ou Sistan, la Dranguiane des Grecs, touche du côté du couchant au Kerman et au Noubendjan; à l'orient au Moultan. Il comprend ordinairement le Zaboulistan, l'Arachosie an-

cienne, qui lui est contigu au nord. Le Zaboulistan formait le fief de la maison de Roustem, héros fameux de l'antiquité persane, que l'on pourrait comparer à l'Hercule des Grecs.

Quoique le Sind, le Mekran, l'aride Gédrosie, où les troupes d'Alexandre-le-Grand souffrirent de si grands maux au retour de l'Inde, et le Moultan fassent partie de l'Inde, les géographes persans les comprennent dans la Perse.

En descendant le golfe Persique, on trouve le Kerman, autrefois la Caramanie, qui renfermait le plus fameux port de mer de Perse, Gomron, lorsque le grand chah Abbas faisait fleurir le commerce dans son empire. Parmi les hommes distingués dont il est la patrie, on cite particulièrement le Kodjah-Kermani et Imad-eddin, poëtes

renommés ; l'un, pour la richesse et la pompe de son style ; l'autre, pour la correction et l'élégance de ses vers.

La Susiane des Grecs porte aujourd'hui le nom de Kouzistan : elle s'étend également le long du golfe, depuis la frontière occidentale du Farès jusqu'à Basrah. Suze, ville antique, aujourd'hui Chuster ou Tuster, le séjour des rois de Perse pendant l'hiver, la capitale de cet Assuérus, si fameux dans l'Écriture sainte, la sépulture du prophète Daniel, en est la ville principale.

L'Irac-Arabi, l'ancienne Chaldée ou Babylonie, comprend les districts situés à la droite et à la gauche de l'Euphrate, et a, par conséquent, la Mésopotamie à l'ouest, et l'Irac persan à l'est. L'importance de ses villes l'ont

placé, à toute époque, au premier rang des provinces de l'Asie. Babylone, Ctésiphon, la capitale des monarques persans, Médaïn, qui lui succéda, étaient placés dans l'Irac arabe. Koufah, qui rappelle les beaux jours de la littérature arabe, que ses écoles ont immortalisé; Basrah, Bagdad, Vassith en sont les villes les plus considérables. Le tombeau d'Ali et de Hosséin se trouvent dans le voisinage de Koufah, aussi bien que la plaine de Kerbelah, dans laquelle ce dernier a été tué : c'est ce qui en rend le territoire sacré pour les Persans *).

L'Irac adjem ou persan, nommé aussi Couhestan et Djébal**), dont les mon-

*) *Voy.* le Livre V de cet ouvrage.

**) Ces deux mots ont la même significa-

tagnes ont servi de retraite à la secte impie des ismaéliens, connus dans nos croisades sous le nom d'*Assassins*, paraît répondre à la Parthie des anciens; les villes les plus peuplées de la Perse moderne, Ispahan, Hamadan, Com, Kachan, Casbin, Rey, l'ancienne Raghès, Néhavend s'y trouvent réunies. On sait que ce fut près de cette ville que se donna, en 642, la fameuse bataille qui livra la Perse aux Arabes, et qu'ils nommèrent, à cause de cela, *fatah el foutouh*, la victoire des victoires.

L'Adzerbaïdjan ou Médie, l'Arran ou Atropatie, l'Arménie, la Géorgie sont considérés par quelques géographes comme formant une seule et même

---

tion; l'un est persan, l'autre arabe : ils veulent dire pays de montagnes.

province : Tauris, Ardebil, Érivan, Tiflis en sont les villes principales.

Le Chirvan, le Daguestan, l'ancienne Albanie, s'étendent le long de la mer Caspienne jusqu'aux frontières de l'empire russe. Derbend, dans le Chirvan, a remplacé les fameuses portes Caspiennes des anciens. Le Daguestan est en partie habité par les Lesguis, race de bandits et de guerriers.

Le Dilem et le Guilan, peut-être le pays des *Cadusii* et des *Gelæ*, le Mazendéran et le Tabaristan semblent représenter l'ancienne Hyrcanie. Aster-abad, capitale du Mazendéran, est la patrie du roi régnant. Amol, capitale du Tabaristan, a produit, vers le milieu du second siècle de l'hégire, le célèbre Tabari, historien arabe. Une barrière de hautes montagnes sépare ce

pays du centre de la Perse. La mer Caspienne le ceint du côté opposé.

Le Karizme, le pays des anciens *Chorasmii*, s'étend des deux côtés de l'Oxus, jusqu'à l'endroit où il se déchargeait autrefois dans la mer Caspienne : ainsi il appartient à l'*Iran* et au *Touran* *). De tout temps les habitans de cette province ont aimé et cultivé la poésie et la musique avec succès. Corcandje, Coth, Hézarasp, Zamakchar en sont les principales villes. Zamakchar est la patrie de Zamakchari, le plus savant des philologues arabes.

Le Badakchan et le Tokarestan, qu'habitaient anciennement les Messagètes, s'étend vers les sources de l'Oxus, ou Djihoun, et est séparé du Touran par le

*) *Voy.* la note (1) à la fin du volume.



district de Kothlan. La capitale de cette contrée en porte le nom, et a dans son voisinage une mine fameuse, d'où l'on tire les rubis balais. Nous avons une collection de poëmes composés par un poète natif de cet endroit, et communément nommé Badakchi. C'est à lui qu'appartient cette pensée ingénieuse, où la vie humaine est comparée au cadran qui tourne : une heure s'abaisse, tandis que l'autre s'élève.

Selon les géographes persans, le Djézîréh ou la *Péninsule*, car c'est ainsi que les Arabes appellent la *Mésopotamie*, ferait partie de la Perse. Elle s'étend, ainsi que son nom grec l'indique, entre deux grands fleuves, le Tigre et l'Euphrate, nommés par les orientaux Dédjéléh et Forat. Cette province se divise en quatre *diar*, ou cantons, qui

tirent leur nom des tribus arabes, dont ils étaient anciennement la demeure. Les villes les plus remarquables sont : Roha, célèbre dans l'histoire de nos croisades, sous le nom d'Edesse; Harran, appelé par les Romains *Carrhæ*, où le consul Crassus et son armée éprouvèrent une si horrible défaite, où le fameux astronome Albategnius fit ses observations; Nissibin, anciennement Nissibe, dont la possession suscita des guerres cruelles entre les Romains et les Persans; Moussoul, qu'on suppose être dans le voisinage de Ninive *).

---

*) Il est indispensable de lire la note (1) à la fin du volume; elle complète ce chapitre.

## CHAPITRE II.

*Aspect et nature du sol. — Climat. — Productions.*

Des plages basses, exposées à toute l'ardeur du soleil, envahies par des sables brûlans; des rangées successives de montagnes, tantôt couvertes d'arbres et de neiges, tantôt masses arides de rocs, et dont les espaces sont remplis par des vallons spacieux; de vastes plaines sans eau, sans culture; des déserts plus vastes encore, imprégnés de sel marin; partout la marque funeste des révolutions : des villes en ruines, des villages inhabités; quelquefois des vallées délicieuses, de gras pâturages, des jardins, produisant en abondance

des fruits de toute espèce, tel est l'aspect général de la Perse, appelée, à si juste titre, *pays de montagnes*. De quel côté que le voyageur se dirige, soit qu'il touche le rivage aride du golfe Persique, soit qu'il s'engage sous le ciel brûlant des plaines de la Babylonie, soit enfin qu'il vienne des bords humides et tempérés de la mer Caspienne, il lui faut, avant de parvenir au centre, au plateau de ce royaume, gravir, par des chemins étroits et bordés de précipices, les rocs les plus élevés; lutter contre les excès du chaud et du froid; braver les hordes de brigands qui infestent le pays; supporter la disette d'eau, de vivres; s'exposer la nuit aux injures de l'air, ayant pour tout abri quelquefois un caravenserai ruiné, ouvert de tous côtés, le plus souvent ses

seuls vêtemens et son manteau. Arrivé à cette région moyenne, sa vue s'égare sur des pays cultivés, des villes populeuses, des villages nombreux, perdus sous des forêts de palmiers, défendus par des fossés, des murs de terre, et quelques tours en briques. Je ne parle ici que des contrées les plus habitées, des environs des grandes villes, de Théhéran, d'Ispahan, etc.

Outre les montagnes qui coupent en tous sens l'intérieur de la Perse, des branches du Taurus la ceignent au nord, à l'ouest et au sud. Le Taurus, après avoir traversé l'Arménie et l'Azerbaïdjan, et s'être réuni d'un côté aux embranchemens du Caucase, avoir formé de l'autre les diverses ramifications de la Médie, longe la mer Caspienne au sud, et forme cette haute barrière

qui sépare le Guilan et le Mazendéran des provinces centrales. Le mont Zagros, qui décrit une ligne parallèle au cours du Tigre, s'étend à l'est de Chuster, entre dans le Lôristan, longe le golfe Persique à quelque distance de la mer, et se perd sous les eaux au-dessous de Gomron. A quelques lieues de Hamadan, l'Elvind, l'Oronte des anciens, se bifurque; une branche, se dirigeant au nord-est, passe à l'occident de Casbin, et va se réunir au sud-ouest de la mer Caspienne, à l'Albourz, qui est une continuation du Taurus; l'autre branche suit une direction opposée, et, réunie aux ramifications du Zagros, elle forme le pays élevé du Lôristan et de Péria, ou ces montagnes couvertes de neiges qu'habitent les Baktiaris et les tribus Lôres.

De cette disposition du sol, résulte la variété de température. Les bords du golfe Persique, le *Kermesir,* par exemple, sont inhabitables l'été. Du 15 juin au 15 août, temps de l'excessive chaleur dans cette contrée, s'élève ce vent pestiféré, le *sam-yél,* dont l'atteinte, aussi rapide, aussi funeste que celle de la foudre, est toujours mortelle. Alors les habitans abandonnent les villages, et s'enfoncent dans les montagnes, jusqu'au retour d'une température supportable. Les provinces septentrionales, le Mazendéran, le Guilan, rafraîchies par les vents qui soufflent régulièrement de la mer Caspienne, et s'arrêtent aux montagnes, jouissent d'un climat tempéré, hiver comme été. Ici, l'air qu'on respire est plus frais; les végétaux sont succulens; des montagnes couvertes de

bois rappellent les Alpes et les Pyrénées : mais, lorsque l'on s'éloigne de ces terres basses, comme par gradins, pour arriver au plateau de la Perse, le vent devient plus froid, les productions changent, et l'on se croirait transporté sous un autre ciel. Ainsi la variation de climat dépend plutôt de l'élévation du sol, que de la différence de latitude; et l'on peut passer en peu d'heures du climat de Montpellier à celui de Sibérie. Voici quel est à peu près l'ordre des saisons :

De la fin de mai jusqu'au milieu de septembre, la chaleur est excessive le long du golfe et de l'océan Indien, dans le Kouzistan, les déserts du Kerman, et même quelques parties de l'intérieur, comme à Théhéran. Les étés sont cependant généralement tempérés dans

les contrées d'une élévation moyenne. M. Kinneir trouva les montagnes couvertes de neige en juillet 1810, et le froid fut tel dans dans plusieurs vallées, entre Chiraz et Ispahan, que deux ou trois couvertures ne l'empêchaient point d'en éprouver les rigueurs pendant la nuit. Cependant l'hiver commence ordinairement en novembre, et dure jusqu'en mars. Au nord de Chiraz, dans le voisinage de Théhéran, de Tauris, il est très-rigoureux; et souvent il oblige d'interrompre, pendant plusieurs mois, les communications entre ces villes et leurs dépendances. De mai en septembre, l'air est serein et rafraîchi par les vents qui soufflent soir et matin.

Une des particularités remarquables de la Perse, est qu'un royaume d'une aussi grande étendue ne renferme au-

cune rivière, aucun fleuve navigable qui portent la fertilité dans les campagnes et facilitent les communications. A l'exception des montagnes parallèles au golfe et à la mer Caspienne, toutes les autres sont dégarnies d'arbres; les collines ne présentent que des blocs de rocs arides et abandonnés. L'été, aucune rosée bienfaisante ne désaltère les plantes, aucune vapeur n'obscurcit la pureté du ciel, aucun brouillard ne plane vers les monts. Malgré cette sécheresse générale, la terre récompense généreusement les soins du cultivateur. Partout où le despotisme n'a point détruit entièrement l'énergie, où l'homme seconde, par son activité, les dispositions de la nature, le sol produit en abondance des fruits exquis, des plantes succulentes. Le blé, l'orge, le mil-

let, le riz croissent presque partout. Les melons, les pastèques, les différentes espèces d'herbages sont abondans et très-bons. Le raisin de Bavan, les dattes du Kerman, les grenades et les figues de Yezd, les prunes de Korassan, les pistaches de Casbin, les poires, les pommes, les oranges, les coins du Mazendéran, enfin presque tous les fruits d'Europe, plusieurs que nous n'avons point, possèdent une saveur délicieuse. Depuis le mois de septembre jusqu'à la fin d'avril, le Mazendéran est couvert de fleurs et de fruits. Le jasmin, l'œillet, la tulipe, l'anémone, l'hyacinthe, le lys, le myrthe surpassent, par l'éclat, la variété, la richesse et la pureté de leurs couleurs, l'excellence de leur parfum, ce que l'Occident produit de plus renommé dans ce genre.

La reine des parterres, l'objet constant de tendres amours, des concerts mélodieux du rossignol (1), la maîtresse chérie du jardinier, la rose enfin, dont les attraits, les agaceries, les infidélités ont été décrits en vers gracieux par les poètes persans les plus spirituels, s'y montre avec tout le luxe de sa beauté; et, après avoir fait pendant la saison du printemps l'ornement des jardins, vient ensuite, distillée en baume divin, charmer l'odorat de la mollesse asiatique et européenne.

Parmi les productions d'un autre genre, nous trouvons la soie et la laine

---

(1) Les *amours* du rossignol et de la rose ont été l'objet de plusieurs contes persans, pleins de grâce et d'esprit. *Voy.* le Livre VII de cet ouvrage.

de mouton, de chameau, de chèvre et de chevreau : elles alimentent les manufactures persanes, s'y transforment en riches étoffes, en tapis somptueux et grossiers, en vêtemens de toute espèce, et forment la branche la plus considérable du commerce de la Perse avec l'Orient. Nous rencontrons encore le coton, inférieur à celui de l'Inde, mais supérieur à celui de Turquie; la garance, le sucre, la manne, la mumie, l'asphalte, le naphte, la tuthie, le bézoard et l'adragante.

Si la Perse ne présente aujourd'hui qu'un vingtième de son étendue qui soit cultivé, c'est donc moins la nature que les hommes qu'il faut en accuser. Que la religion des Persans les oblige, comme celle de leurs ancêtres, à la reproduction de leur propre espèce, à

celle des animaux utiles, de tous les végétaux nécessaires à la vie; que la paix du royaume repose sur des bases solides, et l'agriculture, le commerce fleuriront, se prêteront un mutuel appui. Les canaux anciens seront réparés; de nouveaux canaux seront creusés; les eaux de pluie ou de neige reçues dans les gorges, dans les vallons, et habilement ménagées, féconderont les terres; tout s'animera. Des succès obtenus, naîtra une activité nouvelle; les vallées se couvriront de saules, de platanes, de peupliers, de tilleuls; les champs offriront de riches cultures de coton, de maïs, de tabac; toutes les terres, des végétaux : alors les chaleurs seront moins fortes; l'air deviendra humide; la pluie plus fréquente; les fontaines, les ruisseaux se multi-

plieront, et, de jour en jour, la nature se montrera plus prodigue de ses dons; car elle ne donne qu'autant qu'on lui demande. Si les soins cessent, tout languit, tout s'altère, tout change; tout rentre sous la main de cette même nature, auparavant si bienfaisante. « Elle « reprend ses droits, dit Buffon, efface « les ouvrages de l'homme, couvre de « poussière et de mousse ses plus fas- « tueux monumens, les détruit avec « le temps, et ne lui laisse que le re- « gret d'avoir perdu, par sa faute, ce « que ses ancêtres avaient conquis par « leurs travaux. »

---

## CHAPITRE III.

*Population. — Noms, mœurs et coutumes de quelques tribus de la Perse.*

La Perse a été envahie tour à tour par les Gaznévides, les Karizmiens, les Seldjoukides de Thogrul, les Mogols de Gengis-kan et d'Holagou, les Tartares de Tamerlan, les Turcomans du Mouton Noir et du Mouton Blanc, les Usbecs, les Afgans, les Curdes, etc. *). Ces irruptions successives ont dû nécessairement produire un tel

*) *Voy.* le Livre II, ch. 2.

mélange dans la population, qu'il serait difficile de retrouver aujourd'hui le sang persan dans toute sa pureté.

Chardin évaluait la population de la Perse à quarante millions d'ames : M. Kinneir regarde ce calcul comme exagéré ; il doute que l'espace compris entre l'Euphrate et l'Indus pût fournir dix-huit ou vingt millions d'habitans. Cette population, quelle qu'en soit la quantité, peut se diviser en deux classes ; les *naturels*, ou, pour m'exprimer avec plus de justesse, les *habitans des villes* et *des villages*, et les *tribus* ou peuplades errantes.

Les Persans proprement dits, et regardés comme originaires de Perse, portent le nom de *That* ou *Tadjik* : c'est un assemblage de toutes sortes de nations, Arabes, Guèbres, Juifs, qui,

de gré ou de force, ont embrassé l'islamisme.

Les *Ilat* ou tribus constituent la force militaire et la partie la plus considérable de la population de l'empire; leurs chefs, auxquels elles sont dévouées, en forment la noblesse héréditaire; elles sont la plupart d'origine turque, parlent la langue turque, et conservent les coutumes des Scythes leurs ancêtres. Les tribus des provinces méridionales, telles que les Baktiaris, les Féilis et les Mémessounis, font remonter leur origine à la plus haute antiquité; on pourrait les regarder comme les descendans de ces bandes sauvages qui habitaient les mêmes contrées du temps d'Alexandre. Il paraît que lors de leur entrée dans le royaume, on leur assigna certaines parties de terre pour un

temps limité, et à la charge de redevances : une longue jouissance leur en a acquis la possession; et leurs chefs sont regardés comme les propriétaires des cantons qu'elles habitent.

Presque toutes ces tribus mènent la vie pastorale; quelques-unes ont des demeures fixes; la plupart sont errantes ; celles-ci ont néanmoins des districts dont elles ne s'éloignent point; elles habitent sous des tentes qu'elles entourent de nattes et couvrent de toile noire grossière; l'hiver, elles résident dans les plaines; dans la belle saison leur vie est très-active et se passe à la recherche des pâturages ; elles se retirent sur le sommet et les penchans des montagnes pendant les chaleurs de l'été. L'hiver, quelques-unes de ces tribus, telles que les *Caragozlis* et les

Afchars, habitent les villages. En Déhistan, à Asterabad, dans la partie septentrionale du Korassan, au lieu de tentes, elles se servent de petites cabanes portatives en bois. C'est principalement du produit de leurs troupeaux qu'elles tirent leur subsistance; ainsi elles cultivent peu la terre, et ignorent les arts mécaniques : cependant elles fabriquent elles-mêmes la toile et divers autres objets à leur usage.

Les tribus prises universellement se partagent aujourd'hui en quatre grandes divisions, d'après les langues qu'elles parlent et dont elles portent le nom.

1° La *langue turque* est la plus nombreuse; elle se compose de quarante-une familles ou branches, et de quatre cent vingt-huit mille individus; les Afchars et les Cadjars sont les plus

nombreuses et les plus puissantes de ces tribus; les Afchars se retrouvent dans toute la Perse, surtout en Adzerbaïdjan, et s'élèvent au nombre de quatre-vingt-huit mille individus environ; les Cadjars habitent dans le Mazendéran, à Théhéran, à Mérou dans le Korassan, à Erivan, à Guendjéh : on en porte le nombre à quarante mille. Fath-Ali-Chah, qui règne aujourd'hui sur la Perse, appartient à cette tribu. La plupart des grands officiers de l'empire en sont également issus *).

2° La *langue curde* embrasse neuf familles, et peut compter soixante dix-neuf mille cinq cents individus. C'était à cette langue qu'appartenait le célèbre

*) *Voy.* Livre III, ch. 1er.

Kérim-Kan; sa tribu, celle des Zends, a été presqu'entièrement détruite depuis la fin tragique de Louthf-Ali; le peu qui en reste est en quelque façon proscrit par la dynastie actuelle, et vit caché ou hors du royaume.

3° La *langue lóre* a six familles et quatre-vingt quatre mille cinq cents individus. Les nombreuses tribus des Féilis et des Baktiaris en font partie. Ceux-ci fournissent la meilleure infanterie de l'armée; mais comme ils habitent, ainsi que les Féilis, dans un territoire montagneux, frontière de la Turquie et de la Perse, ils vivent indépendans de l'un et de l'autre état.

4° La *langue arabe*. Les tribus de cette division sont originaires d'Arabie. Le temps et une longue habitation dans

des terres étrangères leur ont fait perdre en partie la langue de leurs pères; elles parlent aujourd'hui un arabe très corrompu, mêlé d'un grand nombre de mots persans. Cette division se compose de huit familles et de quatre-vingt-treize mille cinq cents individus.

Ainsi la population fournie par les différentes familles que je viens de nommer, s'élève à environ six cent quatre-vingt-cinq mille cinq cents ames; mais on doit croire que je ne comprends ici dans cette évaluation que les tribus les plus connues, et que j'en néglige une infinité d'autres sur lesquelles on n'a point de renseignemens positifs.

Chacune des tribus principales est divisée en plusieurs *tiraz* ou branches,

ayant toutes des chefs particuliers soumis au chef supérieur de la tribu. Ces chefs sont, par leur naissance et le pouvoir qu'ils exercent, les premiers personnages de l'état; aussi le roi a-t-il le soin de les retenir ou de les attacher à sa cour, afin d'avoir un garant de la fidélité de leurs tribus; et comme ils sont d'ordinaire jaloux et d'humeur guerrière, il assure sa propre sûreté, celle de l'empire, en fomentant habituellement leurs querelles, en établissant une juste balance entre leurs pouvoirs. Le fils succède ordinairement à son père dans sa dignité; mais s'il s'en montre indigne, elle passe à son frère puîné. Cet ordre de succession n'est point particulier aux tribus. Les familles des Soffarides, des Sassanides, des Dilémites ou Bouïdes, nous en

fournissent des exemples. Il paraît aussi avoir été en usage en Europe, lorsque le système féodal y prévalait parmi les plus nobles familles. Cet ordre a surtout été suivi par les maisons de Douglas et de Lara.

J'ai dit que la force militaire de la Perse résidait dans ces tribus ; leur amour pour la guerre, leur intrépidité forment la sauvegarde du royaume, lorsque l'esprit de rebellion, qui trop souvent s'empare d'elles, n'en cause point la ruine. Elles payent toutes le tribut, et doivent prêter secours au roi dans les guerres qu'il entreprend; chaque tribu est obligée de réunir, au premier appel, et de mettre en campagne, un contingent d'hommes proportionné à sa population. Pour établir quelqu'ordre à cet égard, on tient à

la cour un registre où sont inscrits le nombre et les noms des individus de chaque tribu. Vers le *Nev-rouz*, les chefs viennent prendre les ordres du roi ; s'il requiert leurs services pour l'année qui va commencer, ils restent dans le camp royal ; si la guerre ne se continue point, chaque contingent retourne dans son district, et y reçoit la paye déterminée. Cette coutume existe de temps immémorial.

Il est temps que j'entretienne les lecteurs des nations non musulmanes qui habitent la Perse. Je mets au premier rang les *Guèbres;* c'est ainsi qu'on appelle les restes des anciens Persans, qui ont conservé le culte du feu et la doctrine de Zoroastre à travers les révolutions qui ont changé tant de fois la face de leur patrie. Au temps de

Chardin, il n'en subsistait qu'un petit nombre ; les dernières guerres ont achevé de les détruire ; les villages qu'ils habitaient au midi d'Ispahan ont disparu ; quelques familles, échappées à la mort, se sont réfugiées à Yezd et dans le Kerman. On trouve encore à Yezd, selon M. Kinneir, quatre cents familles guèbres qui gémissent sous la tyrannie des agens persans ; chaque famille paye un impôt de vingt piastres par tête, et n'en souffre pas moins les autres genres d'exactions.

Les chrétiens établis en Perse sont pour la plupart arméniens schismatiques, et habitent principalement les provinces septentrionales. Leur patriarche réside près d'Erivan, dans le couvent d'Utch-miazin. Ces Arméniens, si riches sous les Sofis, et prin-

cipalement sous Abbas-le-Grand, qui en avait transporté une colonie à Djulfah, faubourg d'Ispahan; ces Arméniens, dis-je, qui s'étaient emparés du commerce de toute la Perse et d'une partie de son industrie, errent pour la plupart, succombant sous le poids de la misère et des vexations : Djulfah, jadis si populeux, n'offre plus qu'un monceau de ruines; il ne renferme pas plus de cinq cents habitans. Un darogah, établi par le beylerbey ou gouverneur d'Ispahan, est chargé de pressurer ces malheureux pour le compte de son maître : on peut croire qu'il n'oublie point ses propres intérêts. Le tribut qu'ils payent s'élève à 15,000 tomans, environ 36,000 francs. Il faut y ajouter une somme à peu près pareille pour les avanies et les extor-

sions. On rencontre encore quelques Arméniens dans l'Adzerbaïdjan, les cantons de Méragah, d'Ourmiah, de Salmas, de Tauris, de Cara-bag et d'Erivan : leur nombre total porté à 60,000 ames, excède peut-être la vérité.

Les églises catholiques de Nakchivan et autres lieux de l'Arménie persane n'existent plus ; les catholiques qui habitent le royaume sont en petite quantité, et natifs des Indes ou de la Turquie.

Le sort des Juifs dans la Perse, comme dans le reste de l'Orient, est de vivre dans l'avilissement, la pauvreté et le mépris ; il semble qu'on ait oublié que ce sont des hommes doués comme nous d'une ame raisonnable ; comme nous sortis des mains du Créa-

teur. Il y a des Juifs à Ispahan, à Chiraz, à Kachan, dans l'Adzerbaïdjan; on en compte à peu près 35,000 dans ces différens endroits. La misère les avilit de plus en plus, et naturalise en eux le vice et l'infamie. Quelques-uns sont artisans ; le reste vit d'intrigues, d'usure, de courtage; vend du vin, procure des femmes. Plusieurs se mêlent de médecine et de magie; et comme le peuple a partout beaucoup de crédulité; que les Persans, petits comme grands, sont attaqués de cette maladie de l'esprit, ils tirent grand profit de leurs fourberies. Les femmes juives s'introduisent dans les sérails; elles en sont les oracles et les fées : c'est d'elles que la beauté achète l'art et les moyens de résister aux ravages du temps; la coquette, le don de plaire, de ravir

l'amour, ou d'exciter la passion de son tyran ; la femme stérile ou désireuse d'être mère, la faculté d'engendrer promptement : elles vendent aussi la connoissance de l'avenir, et des breuvages doués de toute espèce de vertus pour haïr, pour perdre une rivale, etc.

Ces Juifs sont les plus ignorans du monde. Les voyageurs en distinguent deux espèces. L'une tire son origine de ces misérables captifs samaritains que les Assyriens ramenèrent de Judée sous le règne d'Ozée, roi d'Israël, et qui furent dispersés dans la Médie et la Parthie. L'autre espèce descend des Juifs conduits en captivité à Babylone. L'une et l'autre espèce portent des marques extérieures auxquelles on les reconnaît ; ce sont des bonnets d'une couleur particulière, ou des pièces de

drap carrées, d'une couleur autre que celle du vêtement. A Ispahan, il est défendu aux Juifs de porter des bas de drap.

---

# CHAPITRE IV.

## *De quelques villes de Perse.*

### SECTION PREMIÈRE.

### *De Théhéran.*

La Perse n'a point, à proprement parler, de *ville capitale ;* le siège du gouvernement a changé, selon le caprice ou la commodité des princes régnans. Rey, Ispahan, Casbin, Tauris, Chiraz, Sultanieh, ont été, à différentes époques, les lieux de leur résidence. Aujourd'hui le roi de Perse habite Théhéran ; ainsi cette ville est de nos jours la capitale du royaume.

Théhéran est situé dans l'Irac adjem, à une lieue et demie de Rey, et à trente-

huit lieues sud environ de la mer Caspienne. Les scènes environantes en rendent les approches pleines d'intérêt. Au midi sont les ruines de la célèbre Rey, la *Raghès* des Grecs, la patrie d'Aaroun-Rachid ; à l'est se présente cette montagne d'*Albourz*, si fameuse dans la mythologie persane, pour avoir servi d'asile aux *Dives* ou mauvais génies ; la vue s'arrête, au nord, sur le pic élevé de Damavend, pic toujours couvert de neige ; elle s'égare à l'ouest sur une plaine cultivée et couverte de villages : cette plaine contraste agréablement avec les rocs affreux de l'est et du nord. De nombreuses observations méridiennes ont donné 35° 40′ N. pour la latidude de Théhéran. Sa longitude a été trouvée de 50° 52′ E.

On ignore l'époque de la fondation

de cette ville ; cependant elle ne peut être très-reculée, à en juger par le silence des premiers géographes orientaux. Yacout, auteur du 12e siècle, est le premier qui en parle. Théhéran n'existait alors que sous terre ; c'était en quelque sorte un repaire de rebélles, de bandits et d'assassins. Vers le milieu du 16e siècle, Chah-Tamasp, de la dynastie des Sofis, l'érigea en ville. La beauté de sa situation, la richesse de ses marchés, le nombre des ruisseaux qui l'arrosent et des jardins qui l'environnent, lui procurèrent cet honneur. Elle fut à différentes époques la résidence temporaire des rois. Le dernier Sofi, le faible et infortuné Chah-Hossein, y reçut l'ambassade extraordinaire qui lui était envoyée par la sublime Porte. Dans

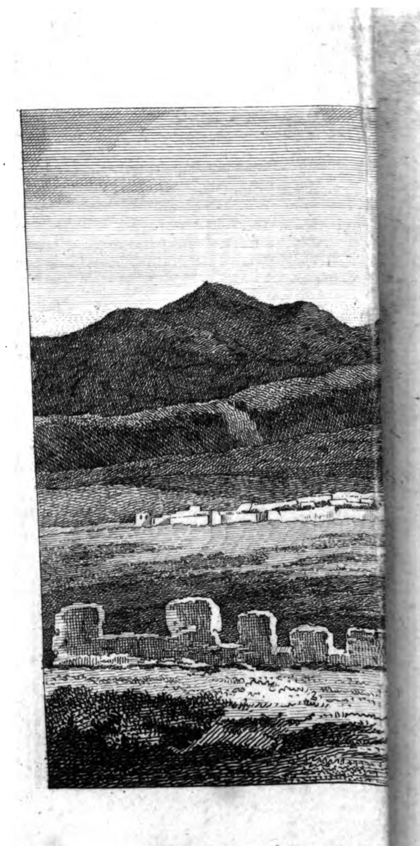
les guerres qui suivirent le détrônement de ce prince, Théhéran figure comme une ville importante ; cependant sa splendeur n'a commencé qu'à l'époque où l'Aga Mohammed est parvenu au trône. Comme la tribu de cet eunuque-prince, celle des Cadjards, habitait le Mazendéran et aux environs d'Asterbad, il jugea convenable de la choisir pour sa capitale, afin d'être moins éloigné de sa patrie ; d'ailleurs il voulait se rapprocher des provinces de la mer Caspienne, pour surveiller les opérations des Russes. Fath-Ali-Chah, son neveu et son successeur, guidé sans doute par les mêmes vues, a continué de l'habiter. Le royaume ne saurait être mieux défendu que de cette position centrale ; le pays qui l'avoisine est fertile et bien arrosé ;

aux environs habitent de nombreuses tribus. Dans un cas de nécessité, le roi pourrait rassembler 25,000 cavaliers en moins de six jours : cet avantage est inappréciable dans un pays où l'on n'entretient point de troupes réglées.

La ville peut avoir aujourd'hui quatre à cinq milles anglais de circonférence ; elle est entourée d'un mur épais en briques, flanqué d'innombrables tours, et ceinte d'un large fossé ; il règne un glacis entre le fossé et le mur qui a six portes. Ces portes sont marquetées en briques de couleur, et offrent des figures de tigres et d'autres animaux, en grossière mosaïque. L'entrée en est large, et la couverture terminée en dôme.

L'intérieur de la ville présente un triste aspect à un européen ; il ne voit

que des maisons construites en briques, cuites au soleil, qu'on prendrait à leur couleur pâle pour de la boue ; il marche dans des rues étroites et non pavées, que l'amas des boues rend impraticables dans les mauvais temps ; son attention se borne à se garantir des nombreux chameaux qui y circulent ; à moins d'encourir le mépris du peuple, il ne peut sortir qu'à cheval. La mosquée principale appelée *Mesdjedi-Chah* (mosquée du roi) n'est point encore terminée. Les autres mosquées, au nombre de six, sont petites, mesquines et sans minarets. On compte dans la ville trois colléges, cent cinquante caravanserais, autant de bains, deux places publiques ou *Méïdans*. Le roi habite, ainsi que sa cour, dans l'*Arc* ou citadelle, vaste édifice de forme car-



rée, construit par l'ordre de Kérim-Kan. Le palais ne laisse rien à désirer pour l'étendue, la beauté des édifices, le luxe des jardins et l'abondance des eaux; il est situé au nord de la ville, et défendu, comme elle, par un mur épais et élevé, ainsi que par un fossé profond. (*Voy.* fig. 1.)

On ne peut déterminer avec précision la population de Théhéran; elle varie selon la saison, et le nombre des gardes et des gens de la suite du roi. En été, lorsque les chaleurs forcent Fath-Ali-Chah à s'éloigner pour aller tendre ses tentes dans la plaine de Sultanieh, la majeure partie des habitans suit le camp royal, ou se réfugie dans les montagnes voisines : ainsi, pendant les mois de juin, juillet et août, la population ne s'élève pas au-

delà de huit ou dix mille ames : pendant l'hiver, elle peut être de soixante mille; mais alors la cour réside à la ville.

L'air de Théhéran est malsain; le sol en est humide et salsugineux. Vers la fin de l'été il y règne des fièvres malignes et putrides très-dangereuses; elles commencent dès la fin de juillet, et se prolongent jusqu'au milieu de l'hiver; la dyssenterie y fait de grands ravages : on doit attribuer ces maladies à la chaleur, à la qualité des eaux, aux vapeurs qui s'élèvent de la terre. En juillet et en août le thermomètre de Réaumur marque régulièrement 27 à 28 degrés, lorsque l'air est rafraîchi par le vent qui souffle de la mer Caspienne; dans les temps de calme, la chaleur augmente de 3 à 4 degrés.

## SECTION II.

### *D'Ispahan.*

Il est peu de lecteurs qui n'ait conservé un grand souvenir d'Ispahan, de sa population, de l'immensité de son commerce, de la magnificence et de la majesté de ses édifices, de la richesse de ses habitans; les Sofis occupaient alors le trône, et Ispahan était le siége de la monarchie : aujourd'hui cette ville n'est plus que le chef-lieu d'un gouvernement, et offre, dans toutes ses parties, les marques funestes des révolutions.

Chardin, qui la visita en 1673, nous apprend qu'elle avait vingt-quatre milles de circuit, cent soixante-deux mosquées et quarante-huit colléges,

mille huit cent deux caravanserais, deux cent soixante-treize bains publics, et plus de trente-huit mille maisons ou palais; car les grands, à l'imitation d'Abbas Ier, s'étaient plu à orner la ville d'édifices somptueux. Quelques voyageurs en portaient la population à onze cent mille habitans; mais cette évaluation était exagérée; il fallait au moins en distraire un quart.

Aujourd'hui Ispahan n'est entouré que de ruines et de décombres. Le faubourg oriental d'Abbas-abad, le faubourg méridional des Guèbres n'existent plus. Djulfah compte à peine cinq cents Arméniens et une centaine de familles persanes qui sont venues s'établir parmi eux. Un vieil archevêque qui relève du patriarche d'Utch-Miazin, dirige les Arméniens schismatiques;

sa juridiction s'étend par toute la Perse, même dans l'Inde, où il envoie des *vertabiets* ou prêtres, qui reçoivent de lui leurs pouvoirs. Les huit familles d'Arméniens catholiques sont confiées, pour le spirituel, au père Joseph Carabadjac, originaire d'Arménie, élevé à la propagande; et muni des pouvoirs du saint Siége.

Si l'on en devait croire les Persans, Ispahan aurait encore un circuit de dix-huit farsangs (vingt à vingt-cinq lieues); on peut le réduire à moitié, et encore cet espace sera-t-il occupé par une infinité de jardins, de cours, de places, d'édifices publics. La population, en y comprenant Djulfah et Séid-abad, n'excède pas cent cinquante mille ames. Le mur qui entourait la ville est entièrement détruit; cependant elle con-

serve encore des édifices somptueux. Le palais royal, élevé par Chah-Abbas, égale, par sa grandeur et sa majesté, les plus beaux palais d'Europe. M. Morier, à son passage par Ispahan en 1809, en a visité la plus belle partie, le *Tchéhél-soutoun*, ou quarante colonnes. Ce nom, ou plutôt cette épithète, ne désigne point le nombre des colonnes qui supportent l'édifice ; mais c'est une expression figurée dont les Persans se servent pour peindre toute colonnade qui se distingue par sa beauté.

Le Tchéhél-soutoun est situé au milieu d'une place immense, entrecoupée par de nombreux canaux et des allées de platanes ; devant la façade est un grand bassin d'eau limpide : vu de l'extrémité de ce bassin, le palais offre un aspect d'une rare beauté, et que les paroles

et le pinceau le plus excercé ne sauraient peindre avec fidélité. La première salle, élevée de cinq pieds au-dessus du sol, ouverte sur le jardin, a cinquante-deux pas de long ou de face, et huit de profondeur. Dix-huit colonnes revêtues de glaces en supportent le plafond, qui est orné de fleurs d'or, très-resplandissantes. Les colonnes reposent sur quatre lions qui forment leurs bases, et du dos desquels elles semblent s'élever. Les murs du fond sont également revêtus de glaces si artistement disposées, que toute la salle, par la combinaison des réflexions, semble être de cristal. De cette salle on entre dans une pièce voûtée, dont les murs sont également couverts de glaces, et on arrive à la salle principale. Là le plafond offre une agéable

variété de dômes, de figures diverses, de peintures et de dorures qui feraient honneur au goût et à l'élégance des nations les plus civilisées. Les murs sont ornés de six belles peintures, trois d'un côté et trois de l'autre ; des trois que l'on voit sur le mur en face de l'entrée, celle du milieu représente Chah-Ismaël, fendant en deux, d'un coup de sabre, le *Janissaire-Aga*, et cela en présence de Soliman, empereur othoman, dans la bataille qu'il lui livra. Ce trait est célèbre dans l'histoire. Dans la peinture de la droite, Abbas Ier assiste à un festin; il est environné de chanteuses, de musiciens et de courtisans, et présente une coupe de vin à un prince placé à ses côtés : il paraît que la liqueur avait déjà coulé avec abondance, car on aperçoit à l'écart

un convive plongé dans l'ivresse. La peinture de la gauche représente également un banquet où figure Chah-Thahmas. En face du tableau de Chah-Ismaël, est une autre peinture dont le sujet est la bataille livrée par Nadir-Chah à Mahmoud, souverain de l'Inde. Des deux peintures de la droite et de la gauche, l'une représente Abbas II, livré aux plaisirs de la table, et la seconde un combat d'Abbas Ier ou de Chah-Ismaël, contre les Usbecs.

L'ameublement du Tchéhél-soutoun ne se compose que de tapis. L'extérieur de l'édifice menace ruine ; cependant l'intérieur est en assez bon état; il sert de *divan-kanéh* ou salle d'audience; on le tient toujours prêt à recevoir le roi.

Le *Harem* ou palais des femmes tient au Tchéhél-soutoun. On dit que *l'Emin-*

d'or, des glaces d'une grande pureté resplendissent de tous côtés, et donnent de la vie et de la gaîté à la salle entière. A côté de cette pièce en est une autre aussi bien décorée; ici, la partie supérieure des croisées a été construite en plâtre, et découpée très-artistement en dentelle, représentant des figures et des fleurs : la clarté qui passe à travers ces jours est douce et agréable. Cette pièce renferme encore plusieurs portraits, parmi lesquels on distingue celui d'un jeune Européen, portant un costume du 16e siècle ; les Persans l'appellent *Chahzadéhi-Frank*, ou fils d'un roi franc. Sans doute que ce portrait provient de la collection de tableaux ou de peintures exécutées pour Abbas Ier, par des artistes hollandais.

Les autres pièces de ce bâtiment sont peintes et dorées de la même manière. Dans plusieurs pendent des portraits du roi ; les Persans leur portent un grand respect, et ne s'en approchent jamais sans faire une grande inclination de tête.

Les appartemens d'été sont situés sous la plus grande pièce ; c'est là qu'on se retire lorsque le soleil darde ses rayons. Ce doit être un lieu de délices ; le marbre le plus beau en couvre les murs et le plancher, et l'eau tombe en cascades par des ouvertures pratiquées au rez-de-chaussée du bâtiment. De là on passe aux bains, qui, bien que petits, sont très-élégans ; les dômes sont supportés par des colonnes enlevées aux églises arméniennes de Djulfah.

ment appropriées à l'étude. La tranquillité du lieu, la beauté du climat, l'ombrage des allées d'arbres qui occupent les cours, les bassins d'eau qui répandent la fraîcheur, tout semble avoir été combiné pour faire de cette habitation paisible et délicieuse l'asile de la science. Le directeur du collége, Mirza Mohammed-Cassim, est un homme âgé ; il jouit en Perse d'une grande réputation littéraire, et la doit à ses connaissances profondes dans l'histoire et la littérature. On compte dans cet établissement trente professeurs ; ils enseignent les premiers principes de la langue persane, l'arabe, le turc, les belles-lettres, la poésie et la philosophie, qui embrasse toutes les sciences, depuis la théologie jusqu'aux absurdités de l'astrologie.

La plupart des bésestins et des caravanserais sont très beaux ; mais la ville proprement dite est mal bâtie ; ses rues sont étroites, sinueuses et sales. Toutes les maisons ont des terrasses sur lesquelles on couche pendant les grandes chaleurs : les Persans les appellent *béla-kanèh*, le *haut de la maison*. Il paraîtrait que le mot italien *balcone* tire son origine de cette dénomination : de *balcone* nous avons fait *balcon*.

J'ai dit que le pont d'Ala-Verdi-Kan existait encore. Ce pont à trois cent soixante pas de long et vingt de large ; le milieu est réservé pour les hommes à cheval et les bêtes de somme ; il règne de chaque côté une galerie à arcades pour les piétons, large de huit à neuf pieds, haute de vingt-cinq à

la main des tyrans, des révolutions et des siècles; la ronce et l'épine couvriront entièrement le site du Mossalla et les rives du Rokni, que ces asiles délicieux vivront encore dans la mémoire de l'ami des lettres. Qui pourrait détruire le souvenir de l'Ilyssus et du Céphise? de la fontaine de Vaucluse ou de l'île des Peupliers? . . . . . . . . .

Si nous devions en croire les vers de Hafiz, Chiraz serait un paradis terrestre. . . . . . . . . . . . . .

« N'accusez d'aucun défaut Chiraz ni « l'eau du Rokni, ni son zéphir délicieux; « car cette ville est un signe de beauté « sur la joue de l'univers, » s'écrie ce poète, avec enthousiasme, dans une de ses odes. . . . . . . .

« Echanson! dit-il ailleurs, verse-« moi le reste du vin; car nous ne trou-

« verons dans le paradis ni les beaux « rivages du Rokn-abad, ni les bos- « quets de roses du Mossalla *). »

Sadi, en plusieurs endroits de ses ouvrages, confirme ces éloges. « La terre « de Chiraz ne cessera de produire des

*) Hafiz, dans une ode consacrée à la louange de sa patrie, fait les vœux les plus ardens pour la prospérité de Chiraz. Voici l'heureuse imitation latine que M. de Rzewuski a faite de ce passage :

Felix amœno conspicuum situ
Schirazum! Eoæ grande decus plagæ;
Di te bearunt, Di te ab omni
Exitio tueantur ævi.
O qui salubres fonte ciens aquas,
Das longa vitæ tempora floridæ;
Sic læta decursu perenni
Unda fluat tua Rucnabade.
Seu me Musellæ, seu Giaferi tenet
Calcata molli planities pede,
Fragantis auræ lene flamen
Difficiles procul arcet æstus, etc.

« roses ! Aussi le rossignol ne l'aban-
« donnera-t-il jamais. » Il a consacré une ode entière à la louange de sa patrie.

Plusieurs Européens ont visité cette ville célèbre, sans confirmer les louanges de ces poètes; mais distinguons la ville en elle-même d'avec la campagne qui l'environne, et les sentimens s'accorderont. L'intérieur de la ville ne saurait mériter aucun éloge; les rues sont étroites; les maisons sales, petites et basses; les édifices publics en petit nombre et simples. Mais les voyageurs vantent l'admirable fertilité du sol de Chiraz, la beauté de ses jardins, le nombre et la grosseur de ses platanes.

D. Garcias de Silva Figueroa en comparait la situation à celle de Cor-

doue : il ajoute qu'on l'appelait *Irem-zémin* *), *terre d'Irem*, ou jardin délicieux, à cause de sa position et de la beauté de la plaine au milieu de laquelle elle est située. Kœmpfer et W. Francklin louent la fertilité de cette plaine et la pureté de son air. Qu'on se rappelle que l'ombrage d'un arbre, de longues allées de platanes dont la symétrie fatiguerait des yeux européens, un filet d'eau courante, constituent le suprême bonheur d'un Persan, le transportent de joie, et l'on ne s'étonnera point des éloges donnés à Chiraz.

---

*) On lit dans ce voyageur *Irumzami*, ville unie. Je ne sais qui a pu lui fournir cette explication; mais je ne doute point que ce mot ne doive être écrit *Irem-zémin*, et avoir la signification que je lui donne.

Chiraz est la capitale de la province de Farès ou du Farsistan : on croit qu'elle occupe l'emplacement de *Pasargada*, où Cyrus voulut être enterré. Les auteurs orientaux lui donnent une origine très moderne, et disent qu'elle fut fondée dans les premières années de l'hégire, vers la fin du septième siècle de notre ère. Elle a été successivement possédée, embellie et dévastée par les Bouïdes, les Mogols de Gengis-Kan, les Atabecs et les Modhaffériens, dynasties qui ont régné deux siècles dans le Farès; les armées de Tamerlan, les Turcomans du *Mouton Noir* et du *Mouton Blanc*, les Sofis, et quelques-uns des usurpateurs qui se sont disputé la Perse dans le siècle dernier. Parmi les princes qui ont le plus contribué à l'embellir, on doit mettre au

premier rang l'Emir Adhad-eddaulah, l'Atabec-Saad ben Zengui, le Modhafférien Chah Chédja, le Vékil-Kérim-Kan. Il est facile de croire que ces changemens de maître ne se sont point opérés sans qu'elle ait souffert tous les maux qui suivent une conquête ou une révolution; ainsi Chiraz porte l'empreinte de ces deux calamités. Kérim-Kan l'avait réparé à grands frais; il y avait fait élever un bain magnifique, une citadelle, une mosquée, un bazar très-vaste et plusieurs autres édifices, dont sa mort arrêta la construction. L'Aga Mohammed détruisit le fruit de la générosité et de la munificence du Vékil; on démolit par ses ordres une muraille de pierres, flanquée de bastions, qui environnait la ville, et on combla le fossé profond de soixante

pieds, et large de vingt, qui la protégeait contre les attaques d'un ennemi dépourvu d'artillerie; on n'a pas même épargné les *Médrésséh* ou colléges, dont les revenus ont été détournés; un quartier entier a été rasé. M. Scott-Waring donne cinq milles de circonférence au faible mur qui l'entoure aujourd'hui, et M. Morier porte la population de Chiraz à soixante mille âmes. Les rues, ainsi que je l'ai déjà dit, sont très étroites; les maisons, petites et sales, sont bâties en briques, séchées au soleil, et, à en juger par leur extérieur, on les croirait construites entièrement de terre. La ville renferme quinze grandes mosquées, outre plusieurs autres d'une moindre grandeur; onze colléges, quatorze bazards, treize caravanserais, vingt-six bains, et quelques manufac-

tures; les ouvriers y ont beaucoup d'adresse, et excellent à émailler; on ne peut se lasser d'admirer le moelleux de leurs couleurs et le fini des petites figures qu'ils peignent. Ces émaux portent quelquefois à cinquante guinées le prix d'un *calioun* ou pipe. La verrerie et la fonderie méritent d'être visitées.

Le bazard du Vékil a un quart de mille de long; il est construit en briques jaunes, voûté et éclairé par de nombreux abat-jours, des croisées et de larges portes; le soleil et la pluie ne sauraient y pénétrer. L'*Arc* ou citadelle, dans laquelle réside le béylerbey ou gouverneur, est un carré fortifié de deux cent quarante pieds. Il s'en faut que la structure du palais soit élégante; les colonnes de la salle d'audience ont été transportées à Théhéran, pour en orner le palais.

Chiraz est divisé en douze quartiers ou *mahal*, surveillés chacun par un *ket-koda* ou maire, qui remplit cette charge gratuitement; ces magistrats sont présidés par un *Hakim* ou juge supérieur, soumis lui-même au gouverneur.

Parcourons la terre foulée par Hafiz et Sadi; visitons les dépouilles mortelles de ces illustres poètes.

En sortant de Chiraz par la porte de Mirzâ Hamzah, et se dirigeant vers le nord-est, on arrive au tombeau de Hafiz, après avoir marché l'espace de deux milles environ. Ce tombeau est encore l'ouvrage de Kérim-Kan. Il est situé dans un beau jardin, au fond d'une maison élevée sur le sol fréquenté par le poète, et dont l'entrée regarde la ville. Après avoir traversé une première cour, on passe sous un vestibule

élégant, soutenu par quatre colonnes, et qui donne entrée à deux beaux appartemens placés de chaque côté : on trouve le tombeau de Hafiz dans le jardin, qui fait suite au vestibule, sous le feuillage obscur et mélancolique d'antiques cyprès, plantés, dit-on, de la main même du poète. La structure en est simple; c'est un parallélogramme de marbre blanc de Tauris, ayant huit pieds de long et quatre de large. Sous ce bloc reposent les cendres de Hafiz; sur le haut et les faces du monument sont gravées, en superbes caractères *nestaalic*, ses odes les plus belles :

Quel ornement pompeux, quelle riche hécatombe
Eût égalé des tributs si flatteurs!

Le printemps et l'été durant, les habitans de Chiraz visitent cette sépul-

ture ; elle est pour eux le jardin d'Eden ; ils y lisent les œuvres du poète, y font des libations de l'excellent vin de leur patrie, y fument, y jouent aux échecs.

Auprès du jardin serpente le ruisseau de *Rokn-abad* ou *Rokni*, objet de pompeux éloges. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un petit courant qui prend sa source dans les montagnes du nord-est.

Le Mossalla était situé à un quart de mille ouest du tombeau ; il ne conserve aujourd'hui nul vestige des agrémens qu'on s'attend à y trouver ; les souvenirs qu'il réveille en font le seul charme : tous les environs sont nus et stériles. C'est là que les Musulmans célèbrent leur Corban *), fête très solennelle.

---

*) *Voy.* ci-après Livre V, ch. IV.

Au nord du même tombeau est un édifice également célèbre, appelé *Heft-ten*, les sept corps. La tradition rapporte que sept derviches ou religieux mendians vinrent s'établir de fort loin en ce lieu, et qu'ils l'habitèrent jusqu'à leur mort: ils se rendirent tour à tour les devoirs funèbres; le survivant les reçut d'un de ses voisins. Kérim, pour conserver ce trait de piété, fit construire en leur honneur une belle salle et des appartemens. La salle a vingt-sept pieds de long sur dix-huit de large et quarante de haut. Un tiers des murailles est garni de marbre blanc de Tauris; le reste est orné d'émaux bleus et or, aussi bien que la voûte. Parmi les peintures qui en couvrent les murs, on distingue les portraits de Hafiz et de Sadi. Hafiz est habillé à l'ancienne

mode des Persans; son teint a la fraîcheur de la rose; il porte de larges moustaches. Sadi a la figure d'un vieillard; une longue barbe blanche lui donne un air vénérable; il est vêtu d'une robe flottante, et tient d'une main un petit bâton d'ivoire crochu, et de l'autre une espèce d'encensoir. L'édifice est surmonté d'une terrasse de laquelle on découvre toute la ville de Chiraz. Chacun des sept derviches a une belle pierre sépulcrale dans le jardin, qui consiste en une allée de cyprès et plusieurs bassins d'eau.

Environ à un quart de mille du *Heft-ten* et sur la même ligne, est le *Djihan-numa*, miroir du monde : cet endroit de délices portait originairement le nom de *Dil-kucha*, dilatant le cœur : on le nomma ensuite *Bagui-Vékil*, jar-

din du Vékil. Fath-Ali-Chah, lorsqu'il était gouverneur du Farès, lui imposa le nom qu'il porte aujourd'hui. Il y fit bâtir une maison pour sa résidence d'été; il en avait même fait commencer une autre sur une éminence, et qui était séparée de celle-ci par le Rokn-abad; on l'appelle *Takti-Cadjar*, le Trône du Cadjar; mais elle n'est point achevée. Le *Djihan-numa* est posé au pied d'une montagne fort haute, de laquelle jaillit une eau claire, reçue dans des bassins séparés les uns des autres par soixante pas, et disposés de manière que cette eau tombe du premier bassin dans le second, de celui-ci dans le troisième, et ainsi jusqu'au dernier. Ces chutes multipliées offrent un spectacle ravissant. Un mur d'une construction parfaite enferme le jar-

din, qui est entrecoupé par des allées de platanes et de cyprès, des canaux de marbre blanc, et orné de cascades artificielles. Près de l'entrée du jardin, entrée formée par une arcade très-large, on a construit une maison de plaisance dont les ornemens et les peintures sont d'une richesse et d'une élégance qu'on ne saurait décrire. Les lambris de marbre de Tauris offrent des ornemens d'or, des fleurs, des figures diverses, des oiseaux, des animaux domestiques. Une riche peinture d'un coloris frais et brillant couvre les panneaux des porte. Au milieu du jardin est un autre petit bâtiment que l'on nomme *kulahi frank*, bonnet franc, à cause de la ressemblance qu'il a avec la coiffure des européens. Un bassin qui reçoit d'une fontaine en mar-

bre une eau limpide, occupe le centre de la pièce principale et y répand la joie. Dans ce pavillon délicieux, les peintures et ornemens ne le cèdent point en beauté à ceux du premier bâtiment. Les corniches sont partagées en petits compartimens, couverts de petites peintures de fantaisie, qui donnent la mesure de l'imagination, du goût et du talent du peintre. Ici ce sont des combats d'éléphans et de dragons; là, des chasses aux lions; des danses de singes et d'ours occupent une extrémité, tandis que les héros et les héroïnes des contes des Fées remplissent l'autre; un des compartimens représente les cérémonies et les divertissemens d'un mariage; un autre, celles de la circoncision.

A un mille est du *Djihan-numa* ou

trouve le tombeau de Sadi. Kérim-Kan dépensa dix mille piastres pour le faire réparer et l'embellir; depuis ce temps il est de nouveau tombé en ruine, et ne mériterait aucune mention, s'il ne renfermait les cendres du plus grand poète de la Perse, du plus élégant, du plus sensé moraliste de l'Orient. Ce tombeau, situé au pied des montagnes qui bornent le territoire de Chiraz, au nord-est, se compose d'un grand bâtiment carré, à l'extrémité duquel on a pratiqué deux cellules dans la muraille; celle de la droite contient la tombe de Sadi, qui est longue de six pieds et large de deux. Cette tombe se trouve dans le même état où elle était lorsque les restes de l'illustre personnage y furent déposés; elle est recouverte d'une boiserie

noire, à dessins d'or, sur laquelle on lit une ode du poète, très-bien gravée. Les pieux personnages, les admirateurs de Sadi, qui viennent visiter ce lieu, ne s'en écartent jamais sans jeter quelques fleurs sur sa tombe, lire quelques passages de ses œuvres, ou tracer sur les murailles quelques-unes de ses admirables sentences : on ambitionne même la faveur d'être enterré dans le voisinage de son tombeau.

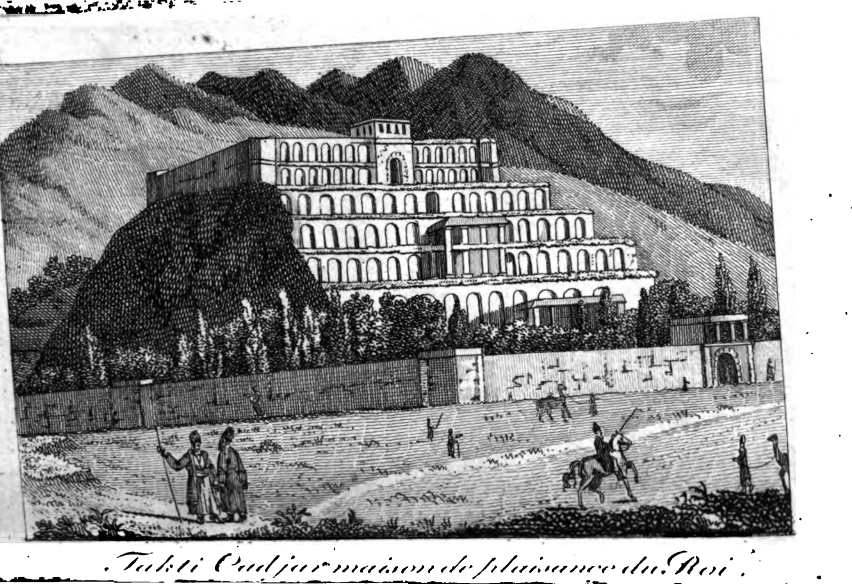
Tels sont les lieux les plus remarquables des environs de Chiraz. Je ne parlerai point de la fertilité, de la beauté de la plaine dans laquelle est située cette ville; de son vin délicieux, de ses roses, de ses bosquets, etc.; l'espace me manque; peut-être même ai-je dépassé les bornes dans lesquelles je dois me renfermer : mais je trou-

verai mon excuse dans l'intérêt qu'inspirent les lieux que j'ai d'écrits.

## SECTION IV.

### *Takti-Cadjar, maison de plaisance du roi.*

Fath-Ali-Chah, depuis qu'il occupe le trône, a fait élever plusieurs bâtimens, parmi lesquels on doit distinguer la maison de plaisance nommée *Takti-Cadjar,* le Trône du Cadjar, et située à deux milles nord-est de Théhéran. Si l'on n'y reconnaît point cette magnificence royale qui caractérise les édifices élevés sous le règne des Sofis, on conviendra néanmoins que la situation, et plus encore la disposition de ce palais d'été, le rendent vraiment un lieu de délices.



Takti Cadjar maison de plaisance du Roi.

Vu de loin, le Takti-Cadjar paraît être d'une élévation prodigieuse; mais, à mesure qu'on s'en approche, l'illusion disparaît, et ce qu'on prenait pour des étages d'un même bâtiment, n'est qu'une gradation de terrasses plus élevées les unes que les autres. ( *Voy*. fig. 2.) L'entrée se compose d'une porte très-simple, surmontée d'un pavillon; après l'avoir traversée, on entre dans une vaste cour, dont le milieu est occupé par une allée principale, bordée de chaque côté par de jeunes cyprès et des peupliers, et coupée, à angles droits dans son centre, par un canal de pierre. Ce canal conduit un ruisseau d'eau limpide qui forme, par des chutes bien ménagées, plusieurs petites cascades. La première terrasse supporte un bâtiment octogone, ouvert de tous côtés en arcades, et dont le

plafond est soutenu par des colonnes. Le plancher, découpé en plusieurs petits canaux, est traversé par un ruisseau qui vient du haut de l'édifice, et passe par toutes les terrasses, en formant plusieurs cascades. Cette petite habitation, bien que construite en grossiers matériaux, et assez mal décorée, a été élevée sur un très-bon plan, parfaitement combiné pour préserver des chaleurs de l'été. Sous le bâtiment sont des chambres souterraines. De cette terrasse on parvient à une autre, sur laquelle repose une maison de plaisance très grande, également bien disposée pour l'été, mais dont le plan est moins heureux. Le ruisseau dont j'ai déjà parlé traverse aussi cette maison, devant laquelle s'étend une nappe d'eau, carrée. Cette terrasse conduit à plusieurs au-

tres beaucoup plus élevées que la première, et dont le plateau est occupé par de simples réservoirs. Enfin, on parvient à l'habitation principale, composée, comme toutes les maisons des Persans, d'une cour carrée, autour de laquelle règne une rangée de salles et de chambres de dimensions et à usages divers. Mais l'endroit le plus agréable du Takti-Cadjar est un pavillon ou belveder, qui en occupe la sommité. La structure en est simple, le décor précieux, la vue dont on y jouit ravissante. On a rassemblé dans ce lieu les œuvres des plus habiles artistes du pays, en peinture, mosaïque et vernissure; et, ce qui est digne de remarque, on y trouve plusieurs portraits de femmes européennes, au milieu de portraits de Persanes. Les glaces ont

été peintes en perfection; les portes, travaillées avec un art infini, sont incrustées de citations de poètes, gravées sur ivoire. Plusieurs portraits du roi, ou de ses favorites, tapissent les murs des autres pièces; dans l'une d'elles, Fath-Alî-Chah est représenté sous le costume d'un malade.

Le Takti-Cadjar est entièrement construit en briques : un simple mur en terre, amalgamé à de la paille hachée, entoure cette maison royale.

Le roi fait en ce moment construire un autre palais d'été à un demi-mille de la ville : il lui a donné le nom de *Niguiaristan*, pays de la peinture.

## SECTION V.

### *Des ruines de Persépolis.*

Le lecteur, avant de suivre l'empire persan, depuis sa naissance jusqu'à nos jours, à travers les révolutions qui l'ont agité, et les vicissitudes de sa fortune, arrêtera sans doute ses regards avec intérêt sur les restes de la grandeur de ses monarques ; il ne parcourra point, sans un sentiment de respect, ces *masures royales* où la dureté du marbre n'a pu résister aux efforts accumulés des siècles et à la main barbare du fanatisme : la destruction, qui seule les animera, aura pour son ame un langage dont rien ne saurait égaler l'éloquence.

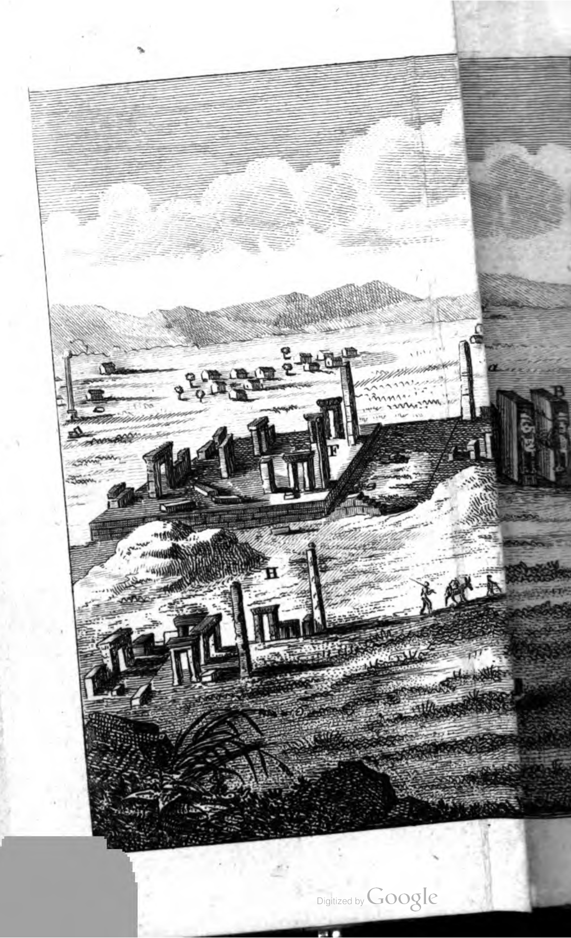
Les ruines de Persépolis sont situées dans la plaine de Merdacht, sur la

gauche de la route qui mène d'Ispahan à Chiraz : on y arrive, du côté de l'occident, par des gorges de montagnes hautes et escarpées. Lorsque l'on est entré dans cette plaine, l'une des mieux arrosées et des plus fertiles de la Perse, on se dirige vers l'orient, et la vue est bornée dans le lointain par ces ruines qui s'élèvent en amphithéâtre, en s'enfonçant dans le demi-cercle que forme le *couhirahmet*, montagne de miséricorde.

Veut-on savoir ce que peut la main de l'homme? Qu'on se représente une pente de montagne du marbre le plus dur, présentant une aire inégale ou plate-forme de douze cents pieds de longueur sur seize cent quatre-vingt-dix de profondeur, coupée perpendiculairement, et ceinte d'un mur revêtu de marbre, de quatre mille pieds

de circonférence; que sur cette terrasse l'imagination place des portiques, des colonnes, des murailles, des escaliers, le tout en marbre, sans aucun mélange apparent de pierre; des édifices égalant, par leur masse, la majesté de leurs détails, ce que l'antiquité nous a transmis de plus parfait; des acqueducs taillés dans la roche vive; enfin une haute montagne coupée perpendiculairement dans sa longueur, et servant de mur oriental. Tel a été, dans les siècles passés, l'aspect du temple ou du palais de Persépolis. Aujourd'hui le génie de l'anéantissement plane sur cette même terrasse; les tremblemens de terre en ont changé la face; la main de l'homme s'est plu à détruire ce qu'ils avaient épargné; l'œil ne rencontre que pans de mur, jambages de portes,

colonnes en partie ruinées; la terre est jonchée de fragmens de fûts, de chapitaux, de pierres de marbre; des monceaux de sable et de poussière effacent chaque jour ces édifices dont les masses subsistantes étonnent l'imagination; la mosquée, le caravanserai ou la demeure du Persan s'embellit de leurs débris; le nom du conquérant musulman, du voyageur européen, est tracé à côté de ces inscriptions, dont l'origine, le sens, les caractères cludiformes exerceront en vain la sagacité des érudits; les acqueducs sont devenus le réceptacle des eaux de la pluie, le repaire des bêtes venimeuses; le chameau, le mulet broutent l'herbe sauvage qui croît parmi les ruines, et la cigogne fait en paix son nid sur la colonne du temple de la divinité, ou du palais des rois.


F
H

Avant d'entrer dans la courte description de ces ruines, il est nécessaire de jeter un coup d'œil attentif sur la vue placée ci-contre (*Voy.* fig. 3); elle rendra plus sensibles les détails qui vont suivre.

J'ai dit que la plate-forme qui supporte l'édifice était ceinte d'un mur revêtu de marbre. La hauteur la plus grande de ce mur est de quarante pieds onze pouces; la moindre de quatorze pieds et demi. Cette irrégularité provient en partie des amas de sable poussé par le vent contre ce mur. Presqu'à l'extrémité septentrionale de la face occidentale de la plate-forme, se trouve l'escalier A qui y conduit; il se compose de deux rampes divisées chacune en deux parties, inférieure et supérieure. Les deux parties infé-

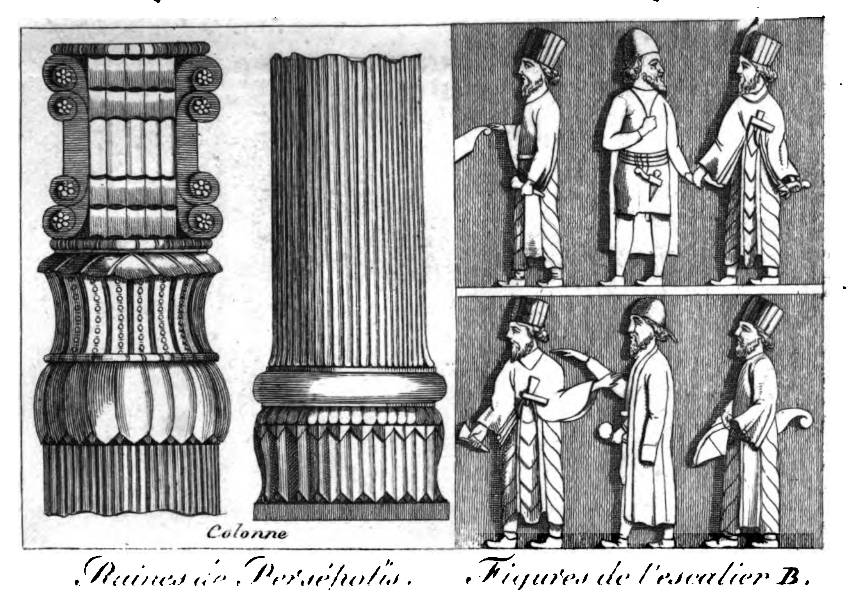
rieures s'élèvent dans une direction op-posée ; les deux parties supérieures, séparées de celles-ci par un palier, tendent à se réunir. L'escalier a vingt deux pieds de large ; ses marches, au nombre de cent quatre, ont quatre pouces d'élévation et quinze de largeur ; dix chevaux pourraient le monter de front : telle est la grandeur des pierres employées dans cet édifice, qu'une seule forme plus de la moité de l'escalier.

Directement en face de l'escalier, à la distance de quarante-deux pieds, se trouvent quatre jambages de portiques B, séparés aujourd'hui par deux colonnes seulement *a a*, mais autrefois par plusieurs. L'un de ces jambages a vingt-deux pieds quatre pouces de profondeur, treize pieds quatre pouces

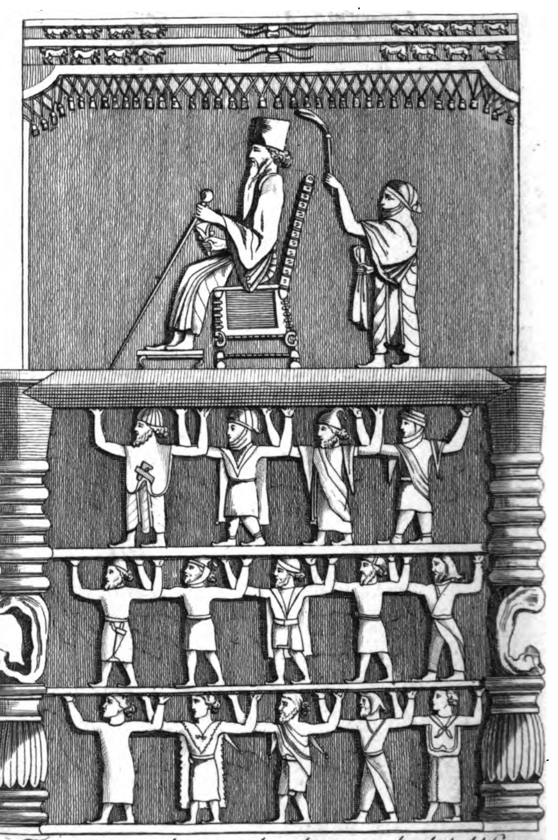
de largeur, et trente pieds de hauteur. Leurs faces sont revêtues de figures sculptées, d'animaux hiéroglyphiques et d'inscriptions. L'aire est couverte de pièces d'un marbre très-poli. On peut regarder ces ruines comme appartenant à un portique majestueux. A la distance de cinquante-deux pieds, vers le sud, on trouve un bassin de marbre C, fait d'une seule pierre, qui a vingt pieds de long sur dix-sept de large.

L'espace, au nord du portique, dans une longueur de cent cinquante pas, ne présente que de grosses pierres rompues et un reste de colonne. En tournant à droite, on parvient à une belle colonnade D placée sur une terrasse élevée de huit pieds au-dessus du sol; on y monte par trois escaliers *b*, dont deux aux deux extrémités de la face

septentrionale, et un au milieu : celui-ci a deux rampes disposées comme celles de l'escalier décrit plus haut. Le mur qui règne le long de cette façade, celui des rampes, sont, à n'en pas douter, les restes les plus précieux des ruines de Persépolis, par le nombre de figures sculptées qu'ils offrent, par le fini et la beauté du travail. Je donne ici un *specimen* de ces figures. ( *Voy.* fig. 4. ) Le mur a cent quinze pieds de long et huit de hauteur ; une rangée supérieure de figures, dont il ne reste que la moitié, indique qu'il se terminait par un parapet, aujourd'hui détruit entièrement. La partie orientale a le plus souffert ; l'angle s'en est même écroulé. De chaque côté de l'escalier principal, sont deux rangées de figures, hautes de deux pieds et demi chacune,




Ruines de Persépolis. Figures de l'escalier B.



*Fragment d'une des portes de l'édifice. I.*

N.a La Colonne indiquée dans le texte comme devant se trouver sur cette

La terrasse a cent quarante-huit pas du nord au midi, et cent vingt-deux de l'orient à l'occident. Des nombreuses colonnes D qui formaient l'édifice, il n'en reste aucune dans son entier; il faut réunir les parties de plusieurs pour en former une. ( *Voy.* fig. 5. ) Celles qui subsistent sont au nombre de dix-sept, bien qu'on voie les marques de soixante-trois, qui se divisaient en quatre colonnades, dont trois de douze colonnes chacune, placées sur deux lignes. L'espace entre ces colonnes est rempli de ruines. Le pavé était de marbre. Il porte des vestiges d'acqueducs taillés dans le roc vif. M. Niebuhr pense que cet édifice était couvert, et qu'une des colonnades supportait un étage, et les autres des terrasses.

L'édifice E est situé sur la même

ligne que celui-ci, en tirant vers le sud. On y parvient par trois escaliers; deux sont placés au coin de la face méridionale; le principal, composé de deux rampes, se trouve à la face occidentale. Ce bâtiment, d'une construction plus forte que les autres, dont les fenêtres et fausses fenêtres sont d'un marbre plus poli, était divisé en trois parties; la partie septentrionale avait deux pièces. Les murs avaient quatre à cinq pieds d'épaisseur; il n'en reste que quelques piliers servant d'entrée, quelques fenêtres ou fausses fenêtres, qui n'ont pu être transportés ailleurs. Les piliers de la porte principale ont plus de douze pieds de haut, et sont d'une seule pièce. Il en faut dire autant des fenêtres. Les pierres de marbre dans lesquelles on les a

taillées, n'ont pas moins de dix pieds de hauteur sur six ou sept de large. La pièce du milieu a ses portes et fenêtres des quatre côtés. Les murs sont couverts d'inscriptions et de figures sculptées.

L'édifice F paraît le plus ancien de ces ruines. Il repose sur un rocher dont un de ses murs est même formé; une pente de ce rocher a été travaillée en escalier. Le pavé de la pièce principale est une roche pure, égalisée par l'art, et de laquelle on a conservé des parties excédentes qui supportaient les colonnes. Ces colonnes devaient être au nombre de trente-six : il n'en subsiste aucune aujourd'hui. Au milieu de cette colonnade, on voit les restes d'un aqueduc taillé dans la roche vive. Le mur septentrional avait deux portes,

dont l'une s'est conservée, et cinq fenêtres; le mur oriental est entièrement ruiné, à l'exception d'un pilier de porte; le mur méridional paraît avoir eu une porte aux côtés de laquelle étaient trois fenêtres : il n'en reste qu'une et un pilier. En avant, du côté septentrional, l'on trouve deux escaliers *c* et les places de quatre colonnes; ces restes faisaient sans doute partie de l'édifice.

Sur la colline près de G, il a dû exister un autre bâtiment dont on ne trouve que cinq parties de murailles ou piliers d'entrée, et les piédestaux de deux colonnes: la terre en a recouvert les autres débris.

Les ruines du petit édifice H, à en juger par les figures, sont enfoncées de trois pieds en terre, ou plutôt le sable

et la poussière se sont élevés à cette hauteur. Il paraît qu'il se composait de deux pièces seulement; la pièce méridionale avait quatre portes; son côté occidental offre deux jambages de portes et trois fausses fenêtres; celle de l'occident est presque entièrement ruinée; une seule porte subsiste de celle du sud : de la seconde pièce, il ne reste que deux portes.

Si les colonnades dont nous avons parlé plus haut n'ont point formé un seul et même bâtiment, l'édifice I était sans doute le plus vaste du palais ou temple de Persépolis. Chacune de ses faces avait deux entrées; les principales étaient situées aux côtés méridional et septentrional. A ce dernier côté les murs avaient dix pieds d'épaisseur; les poteaux des portes ont égale-

ment une largeur de dix pieds; ils ne sont pas, comme dans les autres bâtimens, d'une seule pièce, mais se composent de plusieurs grandes pierres placées horizontalement : les quatre faces, outre ces portes, ont encore neuf fausses fenêtres chacune. Devant l'édifice on voit deux pans de murailles avec portes, qui s'étendent vers le nord; la face de ces portes offre, comme dans les autres bâtimens, les figures sculptées de deux hommes armés de lances. Sur la même ligne que cet édifice, vers le nord, on rencontre encore plusieurs pierres d'une porte K, qui était aussi grande que l'entrée principale B, et des fragmens de colonnes non cannelées.

Quel aspect imposant ne devait point offrir à l'œil de l'étranger cette suite de

colonnades, de portiques par lesquels il était introduit dans le sanctuaire de la divinité, ou le séjour de la majesté royale!

Tels sont les restes existans d'un des plus beaux monumens d'architecture antique. Depuis long-temps on a transporté ailleurs tout ce qui a pu l'être, pour orner d'autres constructions, et l'on ne voit aujourd'hui que ce qui a résisté pendant des milliers d'années au cours du temps, aux révolutions du globe, aux mains dévastatrices des hommes; mais ces ruines inspirent encore le respect et l'admiration; elles prouvent que long-temps avant les Grecs, les Perses avaient porté à un très haut degré de perfection l'art de l'architecture. Les figures qui ornent la face de tous les murs, si elles ne sont point sculptées selon les règles sévères du

dessin et de la perspective, annoncent un oiseau habile et exercé. C. Lebrun prétend qu'elles se trouvent au nombre de treize cents dans toute l'étendue des ruines, et M. Niebuhr ne paraît pas éloigné d'adopter ce calcul.

Les ruines de Persépolis portent aujourd'hui les noms de *Takti Djemchid* ( Trône de Djemchid ), *Kanéhi Dara* (Maison de Dara ou Darius; c'est Darius *Codomanus*), *Hézar soutoun* (les Mille colonnes), *Tchéhel minar* (les Quarante colonnes). De ces dénominations, les deux dernières expriment, par un nombre déterminé, un nombre considérable, mais vague, de colonnes. Les historiens orientaux ne s'accordent point sur le fondateur de ces superbes édifices : le sentiment le plus généralement répandu les attribue cependant

à Djemchid, prince de la dynastie des Pichdadiens. La figure principale qu'on retrouve plusieurs fois sur les murs, serait même celle de ce grand monarque; mais de même que les anciens attribuaient souvent à un seul homme les actions de plusieurs, pour en former un héros, un demi-dieu, les Persans ont l'habitude de rapporter à quelque grand prince pichdadien la fondation des villes dont ils ignorent les auteurs: et c'est ainsi que Kaïoumarats est désigné comme le fondateur des villes les plus anciennes de la Perse. On ne peut donc poser en fait que Djemchid ait fait construire le temple de Persépolis. Il faut envisager sous le même rapport le récit des écrivains qui en attribuent les colonnades à Homaï, la Sémiramis des Persans.

Quant à la nature de l'édifice entier, les uns ont voulu y voir un temple, les autres un palais, en se fondant sur les figures des murs; mais ces figures représentant tantôt une espèce de procession, où l'on croit apercevoir des indices du culte du feu, tantôt un monarque assis sur son trône, des gardes, des combats, etc., les deux opinions ont dû trouver des partisans: on pourrait peut-être les concilier, en supposant que la plate-forme contenait un temple et un palais.

---

# CHAPITRE V.

*Des animaux et des oiseaux domestiques et sauvages.*

Puisque j'ai consacré ce premier livre à entretenir mes lecteurs de l'étendue, des productions, de la population de la Perse, il semble qu'il laisserait quelque chose à désirer si je ne disais un mot des animaux domestiques de ce royaume, parmi lesquels le cheval tient le premier rang.

Les chevaux persans sont sans contredit les plus beaux du monde; moins légers, moins courageux que les chevaux arabes, ils l'emportent sur eux par la beauté de leur forme. Leur

taille est élevée comme celle des chevaux anglais, leur tête petite; leurs jambes, quoique fines et déliées, sont bien proportionnées : à ces qualités physiques, ils joignent un naturel doux et docile. Je m'exprime ici d'une manière générale, car les Persans possèdent plusieurs races de chevaux qui se font remarquer par leur conformation, leurs qualités ou leurs défauts.

En Perse même, le cheval du Nedjed *), issu d'une race arabe pure, et dont l'origine est constatée par des certificats valables, l'emporte sur tous les autres et se vend un prix exorbitant. Après lui vient le cheval de race mixte,

*) Province de l'Arabie, célèbre pour la bonté de ses chevaux.

formée par l'accouplement du turcoman et de l'arabe. L'union de ces deux espèces est due au Vékil Kérim-Kan. Les chevaux qui en naissent sont très-estimés et portent le nom de *Zadéhi-kanéh*, fils de la maison. Plusieurs personnages renommés par leur habileté dans le choix ou la conduite de ces animaux, dans la manière de les accoupler, ont aussi donné leur nom à différentes espèces, telles que les *Sadic-kanis*, les *Chéik-Ali-kanis*, les *Djafar-kanis*, etc. Ces chevaux se distinguent tous des chevaux arabes par la taille, une tête plus large, des jambes moins bien proportionnées.

Les chevaux du Korassan ont de la ressemblance avec ceux que nous appelons *normands* ; gros, lourds, sans intelligence, ils sont robustes et ca-

pables de supporter la fatigue des plus longs voyages. Les turcomans ont le cou gros, court et sans souplesse. On fait un cas particulier, entre une infinité de races, des *Isa-Kanis*, des *Torbodis*, des *Mémich-Kan-Kourdis*, etc.; des *Kalgounis*, *Yamoutis*, *Ker-Djoulis*, etc.

L'estime des Persans pour les chevaux, leur attachement pour ces fidèles compagnons de leurs fatigues, de leurs périls, nous donne la mesure des soins pris pour les élever, les dresser, les conserver; ces soins sont nombreux et le fruit d'une longue expérience. Un Persan place sa richesse et son orgueil dans son coursier : le préserver de tout mal, développer sa beauté, voilà l'objet unique de ses sollicitudes. Deux fois par jour il

le lave, l'étrille, le frotte avec un feutre, le garantit avec une attention scrupuleuse de l'excès de la chaleur comme de celle du froid; une couverture de laine enveloppe son corps lorsqu'il est en repos. Arrive-t-il d'un long voyage, l'œil du maître se porte avant tout sur lui. Il le promène jusqu'à ce qu'il ait repris haleine, et ne lui ôte sa selle que lorsque la chaleur et la sueur ont entièrement cessé. La coquetterie se mêle aussi dans la parure du cheval, et le *hennéh*, genre de fard si commun dans les toilettes de l'Orient, est employé pour teindre ses jambes, son corps et son poitrail. Une dentelle de ce hennéh, à grandes dents et à fleurs, entre même dans la parure des chevaux du roi.

La nourriture du cheval est simple

et peu abondante. Le jour il s'alimente de paille hachée, et le soir il reçoit une ration d'orge. Pendant le cours des voyages, il paît en liberté dans les champs; au printems, on le nourrit pendant huit jours d'herbe verte qui le purge et le rafraîchit. Cependant ce genre de vie n'est point partout le même; ses mœurs, ses habitudes varient comme celles de son maître. Les Turcomans, les Curdes, les Tartares-Usbecs, accoutumés à une vie errante, familiarisés avec la fatigue, la soif et la faim, apprennent à leurs chevaux à les supporter également. Ils diminuent peu à peu leur nourriture, ne leur donnent plus qu'une poignée d'orge par jour, les privent même de toute subsistance pendant vingt-quatre heures, sans pour cela les tenir en repos; il

faut au contraire qu'ils fassent chaque jour de longues courses : quelques-uns succombent à une épreuve aussi rude.

Les fers des chevaux persans sont plats, plus minces, et durent plus long-temps que ceux que nous employons, à cause de la dureté de la corne de ces animaux. L'hiver on n'est point dans l'habitude d'en varier la forme ou l'épaisseur ; seulement on les fixe au moyen de cloux dont la tête est grosse et pointue.

Le roi seul a le droit d'entretenir des haras ; ou si les Kans ou gouverneurs en entretiennent, ce ne peut être que sous son nom et pour son service.

La monture la plus commune après le cheval est le mulet. La Perse en a de fort bons, qui ne bronchent point, supportent de longues marches, et

vont fort bien au pas que nos écuyers nommment *amble*.

L'âne n'est point en Orient un objet de mépris et de ridicule. « Il ne sert « point de jouet, de plastron, de « bardeau aux rustres qui le condui-« sent le bâton à la main, qui le « frappent, le surchargent, l'excèdent « sans précaution, sans ménagement. » Nous le voyons, au contraire, former, avec l'*esclave* et le *bœuf*, la richesse des patriarches. S'il n'est point le premier des animaux, si le cheval l'emporte sur lui par beaucoup de qualités brillantes, du moins la comparaison ne l'a-t-elle point dégradé au point de lui ôter le second rang.

On distingue en Perse deux espèces d'ânes. L'une, propre au pays, est lourde, lente, douée d'une très mé-

diocre intelligence, réunit enfin tous les défauts des ânes d'Occident. C'est à elle que s'applique ce vers de Sadi : « Quand même l'âne qui porta le Messie ferait le pèlerinage de la Mecque, il serait encore âne à son retour; » ou cet autre : « Ce pauvre âne, bien qu'il ne possède aucun discernement, lorsqu'il porte son fardeau, n'en est pas moins précieux à son maître. »

L'autre espèce vient d'Arabie, et ne sert que de monture. Ces ânes ont le poil lis, la tête haute, les pieds légers, et ne vont que l'amble. On les y accoutume, en leur attachant les jambes de devant à celles de derrière par deux cordes de la mesure du pas d'amble de l'âne, qu'on suspend par une autre corde passée dans la sangle, à l'endroit de l'étrier. Soir et matin

des écuyers les montent, les poussent à coups d'éperons; et comme la corde qui retient leurs jambes ne leur permet d'avancer que de la mesure du pas, ils finissent, après quelques mois d'exercice, par s'y accoutumer.

Le chameau ou dromadaire tient à juste titre le troisième rang parmi les animaux domestiques de la Perse; si on accordait la prééminence à l'utilité, sans doute même qu'il occuperait le premier, dans des régions où l'on marche des jours entiers sans rencontrer des traces de végétation. Le seul parmi les animaux qui brave impunément la faim et la soif, le chameau, *vaisseau du désert*, pliant sous le poids de son fardeau, erre des semaines entières dans les sables brûlans du Kermesir, gravit des monts rocailleux, et se

contente de quelques brins d'herbe sèche, de quelque goutte d'eau bourbeuse. Ne semble-t-il pas, à considérer sa sobriété, sa force, sa douceur, sa patience, sa docilité, l'ancienneté de sa servitude, que le ciel en ait fait présent à l'asiatique, pour le récompenser, dans quelques contrées, des vices de son sol ?

Les chameaux de la Perse n'ont qu'une bosse et sont de deux genres. Ceux du midi, plus petits, moins forts que les septentrionaux, ont une plus grande sobriété en partage ; leur nourriture est très peu de chose. Ceux du nord ont la taille haute, les membres forts, et portent jusqu'à treize ou quatorze cents. Une troisième espèce est particulière aux frontières de l'est et du midi ; c'est celle à qui la vivacité de sa course a fait donner la dénomination de *Révay*, *allant vite*.

Ces chameaux ont un trot si accéléré, qu'un cheval peut à peine les suivre au galop.

Enfin on trouve encore en Perse le bœuf qui sert pour le labourage et le transport.

Les Persans ont presque tous nos oiseaux domestiques d'Europe, à l'exception du poulet d'Inde. Chardin estime leurs perdrix, les meilleures et les plus grosses du monde. Les pigeons, tant sauvages que domestiques, se rencontrent par bandes innombrables; et le même voyageur dit que de son temps on comptait trois mille colombiers à Ispahan. Ces *fuies*, six fois plus grandes que les nôtres, sont bâties en briques, revêtues à l'extérieur d'une couche de plâtre et de chaux, et, depuis le haut jusqu'en bas, garnies de trous, où se

logent les pigeons. Chaque Persan a droit d'en élever ; mais les sujets d'une religion étrangère achètent ce privilége. On peut se rappeler qu'en France, les seigneurs hauts-justiciers pouvaient seuls posséder des colombiers à pied, c'est-à-dire, qui avaient des boulins depuis le sommet jusqu'au rez-de-chaussée. Peut-être trouvera-t-on la cause de la multiplicité de cette espèce en Perse, dans l'utilité dont est son fumier pour la culture du melon. Un des plaisirs du menu peuple de la campagne est de les accaparer, bien que cet amusement soit sévèrement défendu. A cet effet, certaines gens désœuvrés élèvent des pigeons pendant plusieurs mois avec grand soin, les accoutument à voler en troupes, et à ramener au gîte ceux des leurs qu'ils rencontrent.

La justice n'oppose aucune barrière à ce genre de vol ; car le pigeon qui entre dans un colombier étranger est réputé sauvage, et n'appartient à personne.

Les oies, les canards, les pluviers, les grues, les hérons, les bécasses, les *auberrés*, en persan *hébéri*, oiseau de la grosseur du poulet d'Inde, dont la chair est grise et délicate, le corps garni d'un beau plumage et la tête parée d'une aigrette, se trouvent en abondance dans les provinces voisines de la mer Caspienne.

Mais l'oiseau le plus remarquable de la Perse est sans contredit le pélican. Les naturels l'appellent *tac-ab*, qui porte l'eau dans son bec, ou *mich*, brebis, par allusion à sa grosseur. Son plumage a la blancheur du lys ;

mais la petitesse de sa tête, comparée au volume de son corps, la longueur de son bec, lui donnent un aspect monstrueux. Sous ce bec pend une poche ou espèce d'outre qu'il développe comme un éventail ; elle renferme près d'un seau d'eau. Le peuple, dit-on, voit dans cette poche une preuve de la bonté de Dieu, et prétend qu'il se sert de ces oiseaux pour fournir d'eau les pèlerins de la Mecque pendant la traversée du désert, de même qu'il se servit autrefois de corbeaux en faveur d'Elie.

La voisinage du mont Caucase, de le Circassie et de la Russie, procure à la Perse une grande variété d'oiseaux de proie, tels qu'éperviers, faucons, émérillons, gerfauts, tiercelets, autours, etc. Les véneries

du roi, des grands, en nourrissent qui sont dressés avec un art particulier.

Il semble que la nature ait doué d'accens plus mélodieux les oiseaux chantans de ce royaume. Le chardonneret a un ramage ravissant; la calendre fait sans cesse entendre ses concerts; mais le rossignol, roi des bosquets, prolonge son chant pendant le cours entier de l'année.

« Les Persans, dit le Pline des « orientaux, Casvini, appellent le « rossignol *hézar-dasitan*, ou conteur « de mille historiettes. Cet oiseau a « un corps peu volumineux, des mou- « vemens extrêmement vifs, et une « voix charmante qu'il varie en mille « modulations différentes. Il se plaît « à habiter les jardins, qu'il fait re-

« tentir de ses accens plaintifs. C'est
« dans la saison des roses qu'il repa-
« raît, et l'on prétend qu'il ressent
« pour cette fleur une passion si vio-
« lente, qu'il ne peut en voir cueillir
« une sans remplir l'air de cris de
« douleur. Il ne peut se passer d'eau
« un seul instant, à cause de la grande
« ardeur de son tempérament. Ce n'est
« que dans les jardins qu'il s'accouple.
« Comme son extrême petitesse le
« rend le jouet des vents, il ne quitte
« point son nid lorsqu'ils soufflent avec
« violence. »

---

# LIVRE SECOND.

## HISTOIRE.

### INTRODUCTION.

On peut diviser l'histoire de Perse en *temps anciens* et en *temps modernes*. J'appelle *temps anciens* les siècles qui se sont écoulés depuis l'origine de la monarchie persane, jusqu'à l'apparition de Mahomet. Les *temps modernes* commencent à cette époque et arrivent jusqu'à nos jours. Cette distinction existe déjà dans notre langue : nous donnons le nom de *Perses* aux peuples qui ont habité la Perse jusque vers le commencement du septième siècle de notre ère, et ces mêmes peuples re-

çoivent la dénomination de *Persans*, depuis leur conversion à l'islamisme, ou du moins peu après.

La première division embrasse l'histoire des *Pichdadiens*, des *Kaïaniens*, des *Arsacides* et des *Sassanides*, quatre grandes dynasties, dont les deux premières ont régné avant Alexandre, et les deux dernières après ce conquérant.

On pourrait appeler héroïques ou fabuleux les siècles *Pichdadiens* ; ce sont les âges des grandes choses, des prodiges. Alors les hommes vivaient deux ou trois cents ans; alors les sciences et les arts prirent naissance; des héros surnaturels purgèrent la terre des monstres qui l'infestaient; alors un Kaïoumarats découvrit, à *Sérendib*, l'île de Ceylan, un bouclier magique qui le rendit invincible, ainsi que ses successeurs;

un Thamourasp triompha du *Simourg-Anca*, génie malfaisant, métamorphosé en oiseau d'une grosseur prodigieuse; un Djemchid s'éleva vers les cieux pour en pénétrer les mystères, et étudier le cours des astres, placé sur un trône que soutenaient des génies; un Féridoun étendit sa domination du Levant au Couchant, du Nord au Midi, et partagea la domination de la terre entre ses trois fils; un Roustem, l'Hercule des Persans, s'illustra par des exploits qui sont plutôt l'ouvrage d'un dieu que d'un mortel, etc.

L'histoire de la *dynastie Kaïanienne* tient de l'épopée et du roman, par les hauts faits et les aventures amoureuses qui la remplissent *).

*) « Vainement chercherait-on à concilier,

Sous les *Arsacides* et les *Sassanides*, la magie cesse; les menées réelles de l'ambition succèdent aux rêves de l'imagination; l'histoire commence à se composer de faits certains.

Les révolutions qui changèrent deux fois la face de la Perse, les conquêtes d'Alexandre et des Musulmans, ont détruit les sources historiques antérieures au sixième siècle de notre ère. Le

« par des conjectures et des hypothèses, le ré-
« cit des auteurs grecs avec celui des écri-
« vains arabes et persans, sur les premières
« dynasties des Perses, celles des Pichda-
« diens et des Kéaniens (Kaïaniens) : c'est
« semer d'ivraie les champs de l'histoire; c'est
« les joncher de ronces et les hérisser d'épines,
« sans que la vérité y puisse rien gagner. »
*M. de Sainte-Croix*, Exam. crit. des hist. d'Alexandre.

sort des lettres suivit celui de la monarchie; l'irruption des Grecs, l'anarchie dont elle fut suivie en anéantirent la culture. Peu à peu les annales se perdirent, les traditions s'oublièrent, les monumens disparurent sous le sable et la mousse. Lorsque les Sassanides entreprirent de mettre par écrit les récits des temps qui les avaient précédés, ils ne purent rassembler que quelques souvenirs qui s'étaient conservés dans la mémoire des hommes, et portaient l'empreinte de l'altération produite par une longue transmission *). Les Arabes

*) « La mémoire des faits ne peut se con-
« server long-temps sans écrire : c'est beau-
« coup si elle s'étend à un siècle, depuis que
« la vie de l'homme est bornée à soixante ou
« quatre-vingts ans. Un fils peut se souvenir

qui envahirent la Perse étaient les mêmes qui venaient de conquérir l'Égypte. Le destructeur de la bibliothèque d'Alexandrie *), le farouche et fanatique Omar, occupait alors le califat : on lui annonça que parmi le butin pris à Médain, capitale des rois Sassanides, il se trouvait un livre très célèbre, qui contenait l'histoire de la Perse; on le lui envoya. Omar se le fit traduire. Comme une partie de ce livre contenait les règles de l'administration et du gouvernement,

---

« après cinquante ans de ce que son père ou « son aïeul lui auront raconté cinquante ans « après l'avoir vu. Les faits qui passent par « plusieurs degrés n'ont plus la même sûreté; « chacun y ajoute du sien, même sans y « penser. » *Fleury*, 1er Disc. sur l'His. Eccl., §. III.

*) *Voy*. à la fin du volume, note (2).

celles de la conduite des Visirs, il lui plut beaucoup, et il ordonna qu'on en fît une traduction arabe ; mais lorsqu'il connut qu'une autre partie renfermait les pratiques et les dogmes du culte du Soleil et du Feu, l'histoire de Zal, du Simourg-Anca et autres choses semblables, il rétracta ses ordres et dit : « Un « tel livre ne mérite pas d'être lu ni « regardé ; car il ne traite que de choses « mondaines, et le monde n'est digne « d'aucune attention. » On lui proposa d'y faire des retranchemens. « Le pro- « phète nous apprend, répondit-il, que « le monde est un objet méprisable, « parce qu'il renferme le bien et le mal « confondus, et qu'ainsi l'homme sage « n'en doit faire aucun cas : or, ce livre « tenant au monde, doit éprouver le « même sort. » Ainsi, d'après la déci-

sion d'Omar, le livre fut confondu parmi le butin; il tomba entre les mains d'un soldat, parcourut l'Abyssinie, se répandit dans l'Inde, d'où il fut apporté en Korassan, et devint le canevas du poëme célèbre connu sous le titre de *Chah naméh* ou *Livre du Roi* *). C'est ce poëme composé dans le quatrième siècle de l'hégire qui sert de fondement à l'histoire de Perse, antérieure à l'islamisme. Il est vrai que les écrivains grecs nous fournissent des matériaux pour cette histoire; mais leur secours n'est d'aucune utilité pour la dynastie des Kaïaniens; ils diffèrent tellement des auteurs persans, qu'on ne peut croire que ce soit la même matière traitée par des écrivains différens. Peut-être pourrait-on

*) *Voy.* le Livre VII de cet ouvrage.

les mettre à profit, pour éclaircir l'histoire des Arsacides. Quant à la dynastie des Sassanides, il n'est point douteux qu'on ne parvienne à la bien connaître, en comparant les auteurs grecs et persans.

Jetons un coup d'œil sur l'histoire des temps modernes.

La Perse, en passant sous la domination des Arabes, cessa de former un état indépendant, circonscrit dans les bornes qu'il avait eues sous ses princes particuliers. Depuis la mort d'Yezdedjerd en 652 de notre ère, ou plutôt depuis la bataille de Cadésiéh en 637, bataille qui porta un coup mortel à la monarchie persane, jusqu'à la prise de Bagdad par Holagou en 1258, et la destruction des Abbassides; les provinces dont elle se compose, tantôt firent partie de

l'empire des Califes de Bagdad, tantôt obéirent à des princes indépendans. A la vérité, quelques-uns de ces princes recevaient de ces Califes l'investiture de leurs royaumes, en consentant à leur en faire hommage; mais cette investiture s'arrachait souvent par la force; la moindre opposition d'un pontife musulman aux volontés d'un usurpateur, était suivie de sa déposition. Les vicaires de Mahomet ne conservaient plus alors qu'une influence religieuse, toujours ménagée, parce qu'on l'employait à légitimer aux yeux de la multitude l'œuvre de l'ambition. D'ailleurs dans ces temps d'anarchie et de désordres, à ces époques de convulsions politiques, où les hommes ne reconnaissaient aucune loi, aucun frein, où le crime cessait de porter ce nom,

dès qu'il prospérait, Bagdad était le seul point de ralliement qu'il y eût; et si les Califes eussent eu l'énergie et l'habileté de nos papes, on peut croire qu'ils auraient régi la Perse par l'emploi bien dirigé et sagement calculé de leur puissance religieuse.

Sous Holagou et quelques-uns de ses successeurs, la Perse forma de nouveau un empire très-étendu, où la volonté du souverain était absolue; il croula avec cette famille ilkanienne, fut rétabli par Ismaël-Chah en 1501 ou 1502, et a subsisté jusqu'à nos jours, après avoir éprouvé de grandes vicissitudes pendant le temps qui s'est écoulé entre la mort de Nadir-Ghah et l'avénement au trône de Fath-Ali.

L'histoire de ces temps modernes est

féconde en grands événemens, dont la physionomie est cependant la même. Ce sont des peuplades qui s'entre-détruisent, des dynasties qui se succèdent rapidement, des conquérans qui anéantissent l'œuvre de conquérans précédens, des guerres civiles, des rebellions, des exécutions barbares, toujours des scènes de carnage. Il faudrait le génie et la plume d'un Tacite pour jeter dans ces récits un intérêt qui naîtrait plutôt de la force des pensées et du style, que de la matière même.

Je n'éprouve point ici le manque de matériaux, mais souvent la difficulté de les concilier; c'est une tâche que je n'ai point toujours entreprise; mes propres forces, la nature de l'ouvrage ne me l'eussent point permis. J'ai cherché à embrasser l'ensemble des faits, à

en présenter les résultats : si je n'ai point atteint mon but, j'aurai du moins mis en œuvre tous les moyens que j'avais pour me rendre utile.

# CHAPITRE PREMIER.

## *Histoire ancienne.*

### SECTION PREMIÈRE.

### *Dynastie des Pichdadiens.*

DANS l'origine des siècles, la Perse était peuplée de plusieurs tribus adonnées à la vie pastorale, et qui reconnaissaient l'autorité d'un chef amovible. Chaque famille se gouvernait par les conseils du plus âgé de ses membres, et s'en rapportait à son jugement dans les contestations qui pouvaient s'élever. Le temps était partagé entre la chasse et le soin des troupeaux. On connaissait peu l'art de cultiver la terre, car elle

donnait alors avec abondance ce que l'homme obtient aujourd'hui à force de travaux et de peines. Lorsqu'un canton était épuisé, la tribu levait ses tentes et allait au loin chercher un lieu commode et de gras pâturages. Rien n'altérait la pureté, le bonheur de cette vie; mais bientôt l'injustice prit naissance; le lien qui unissait les familles se relâcha, les crimes se multiplièrent, on ne connut plus rien de sacré. Las de cet état de misère, les hommes résolurent d'élire un chef dépositaire de l'autorité publique, et chargé de faire respecter les lois de la nature et celles que l'expérience avait indiquées. Leur choix se fixa sur *Kaïoumarats*, être chéri du ciel, en qui la vertu se trouvait unie aux plus rares talens. La fuite des *Dives* du mont

Caf *), l'extension des limites de l'empire, l'établissement des premières lois civiles, morales et religieuses, la fondation de plusieurs villes, l'invention de la flèche et du javelot, l'extinction des querelles et des animosités particulières, la paix et l'union rétablies dans les familles et entre les différentes classes de la société naissante, signalèrent le règne de ce prince, qui fut de 283 ans, et la vie de 500.

---

*) Selon la mythologie persane, ce mont embrasse le monde entier ; c'est une ceinture de montagnes, considérée comme l'anneau de la terre, ayant pour pivot la pierre mystérieuse *sakirat*, espèce d'émeraude qui fait paraître le ciel de couleur azurée par sa réflexion. Ce fut après la création d'Adam que les *Dives* ou Génies, les *Péris* ou Fées se réfugièrent dans le mont Caf.

Houchenk, son petit-fils, lui succéda, car la mort avait moissonné son fils Siamich. Son équité lui mérita le titre de *Pichdad* ou de *Juste*. C'est de ce surnom que les princes de sa famille ont pris la dénomination de *Pichdadiens*.

Cette dynastie, la première, selon les auteurs orientaux, qui ait gouverné la Perse, présente une suite de dix princes dans un espace de douze cent cinquante-neuf ans. Plusieurs d'entre eux se sont distingués par leurs exploits militaires, et l'admiration a consacré leurs noms ; d'autres se sont fait remarquer par la douceur, la justice de leur administration, et la reconnaissance des peuples leur a élevé des autels que le cours destructif des siècles ne saurait anéantir : leur souvenir vit dans les cœurs, et

jamais on ne prononce le nom de ces bienfaiteurs de l'humanité sans un sentiment de gratitude et de vénération.

Houchenk perfectionna l'agriculture par l'invention d'instrumens utiles. Le premier parmi les créatures, il adora l'Être suprême dans l'astre qui vivifie la nature par sa chaleur bienfaisante, et dont le feu lui offrait une image frappante. Aussi prudent que juste, aussi sage que courageux, il écrivit le *Djavédan-Kired*, livre de la sagesse éternelle, où la morale est offerte sous d'ingénieux apologues; et, armé du bouclier merveilleux de son aïeul, il dompta le fameux Rakch, monstre à douze pieds, triompha des Dives et des Géans; et après quarante ans d'exploits il tomba sous les coups de ces mêmes Géans dont il avait été la terreur.

Thamourasp, son fils, ce vainqueur des démons, ne triomphe pas seulement de ses ennemis par la force des armes; mais il sème adroitement la désunion parmi eux, divise leurs intérêts, alimente leurs querelles et leurs jalousies, et donne à ses successeurs les premières leçons de la politique. Par cette conduite adroite, le Simourg-Anca, ce génie puissant, métamorphosé en oiseau monstrueux, embrasse son parti, détache de son sein une plume qu'il pose sur son casque, et cette plume devient pour ce prince et sa race un talisman magique, à la puissance duquel rien ne peut résister.

Djemchid, son fils et son successeur, réunissait à la beauté ravissante du corps un rare génie; son règne s'annonça sous les plus heureux auspices.

D'abord il établit la distinction des rangs dans la vie civile, en partageant ses peuples en quatre classes, les prêtres, les militaires, les cultivateurs et les artisans. A chaque classe il assigna un costume particulier, et lui donna un code de lois auxquelles elle était obligée de se soumettre. L'agriculture lui dut des instrumens nouveaux, et la navigation la découverte de continens inconnus. La nature entière, les mystères de ses opérations devinrent aussi l'objet de ses études; et ses peuples reçurent de lui la connaissance des minéraux et des pierres précieuses, celle des vertus de toutes les productions du règne végétal et minéral. Bientôt le globe ne put suffire à l'ambition qu'il avait de tout connaître, et il s'éleva dans les régions supérieures, porté sur

les ailes des Dives, pour étudier le cours des astres et les merveilles du firmament. Aucun accident n'accompagna son ascension, et ses sujets célébrèrent son retour sur la terre par les fêtes les plus brillantes. Rien n'égalait l'éclat du nom de Djemchid, l'étendue de sa puissance, la splendeur de sa cour. Ce fortuné monarque, enivré d'orgueil, se crut un dieu, et voulut que son image reçût les adorations dues au Très-Haut. Ici s'arrête le cours de ses prospérités, et commence une suite de malheurs que termine la mort la plus cruelle. Djemchid, oublié du dieu qu'il oublie, de ses sujets qu'il outrage, reçoit, au lieu de bénédictions, les imprécations de la haine. La milice se soulève, des villes entières se révoltent, les peuples désertent et vont

chercher un asile dans les états de Dhohac, prince du sang, qui régnait sur les provinces septentrionales de l'Arabie, mais relevait de la couronne de Perse.

Ce monstre, nourri de sang de porc, parvenu au trône par un parricide, s'était rendu familiers tous les crimes. Le Génie malfaisant dont il suivait les conseils lui ayant un jour demandé de baiser ses épaules, sa bouche infernale y fit naître deux dragons, l'un à droite et l'autre à gauche. En vain Dhohac consulta les médecins de son royaume; leur habileté échoua contre une maladie d'un genre si nouveau. « Votre « existence, lui dit le même Génie, « en prenant la figure d'un magicien, « est attachée à celle de ces dragons. « Pour la prolonger, pour adoucir

« leur fureur, alimentez-les chaque « jour de la cervelle de deux hom« mes. » Cet avis barbare reçut une stricte exécution. Tel était l'exécrable tyran que les Persans préférèrent à un monarque irreligieux, tant la crainte, l'amour de la divinité étaient profondément gravés dans leurs cœurs !

L'occasion ne pouvait être plus favorable. Dhohac entra sur le territoire de Perse ; tout céda à ses armes ; Djemchid lui-même tomba en son pouvoir, et expia son impiété par un affreux supplice. Son corps fut mis entre deux planches, et scié par le milieu.

Ce voyage aérien entrepris pour observer les astres, de grands succès dans la navigation, l'institution de la solennité du *Nev-rouz*, ou de l'entrée

du soleil dans le signe du bélier, et des six *Kiahambar* ou fêtes en commémoration de la création, le perfectionnement du calendrier, semblent prouver que ce prince avait porté très loin l'étude de l'astronomie; et sans doute plusieurs de ses actions miraculeuses tirent leur origine des connaissances astronomiques que l'histoire lui accorde.

Détournons les yeux du règne sanguinaire de Dhohac, qui termina ignominieusement sa carrière dans une grotte, près de Damavend, et reposons-les sur le tableau brillant de l'empire de Féridoun.

Féridoun était petit-fils de Djemchid. Sa naissance fut un mystère, et sa conservation un miracle. Il reçut sa première nourriture d'une vache,

sous la tente d'un berger, et passa les années de son enfance sur les hauteurs du Caucase, où un vieillard vertueux prenait soin de son éducation. L'âge, l'exercice développèrent en lui une force surprenante et une valeur à toute épreuve ; et ces qualités, les premières des vertus chez l'homme sauvage, lui acquirent une réputation extraordinaire. Les montagnes, les bois, les vallées ne retentissaient que du nom de Féridoun. La noblesse de son origine était à peine soupçonnée, et déjà tous les regards se portaient sur le jeune héros. La fermentation était telle dans l'empire, qu'un forgeron que Dhohac venait de priver d'un dernier fils, ayant appelé le peuple à secouer le joug sous lequel il gémissait, vit en peu d'heures se réunir à ses

côtés un gros parti de mécontens. Il joint sa troupe à celle de Féridoun, qu'on venait de revêtir des marques de la souveraineté, et marche avec lui contre Dhohac. Un plein succès couronna la hardiesse de l'entreprise, et Féridoun remonta sur le trône de ses pères.

Le premier soin de ce prince fut de récompenser ceux qui l'avaient servi. Kaou, le forgeron valeureux, reçut de lui l'une des premières dignités de l'empire. Il lui confia même la garde du drapeau impérial, *direfch-kâviani*, où l'on voyait une tête de vache, en mémoire de celle qui avait allaité Féridoun. Alors, comme de nos jours, l'honneur militaire reposait dans la conservation des étendards.

Les exploits, la sage administration

de Féridoun rendirent son nom célèbre dans tout l'Orient. Sa domination s'étendait sur toute la partie du monde connu. Ses sujets étaient heureux ; et rien n'aurait troublé sa félicité, s'il eût été moins enclin à l'astrologie, moins dominé par des idées superstitieuses. Soit faiblesse, soit bonté, il voulut que les astrologues déroulassent à ses yeux les événemens des siècles futurs ; et cet avenir ne lui présenta qu'une suite de guerres civiles, de révoltes, de catastrophes sanglantes. Il apprit tous les malheurs dont sa maison était menacée, et cette funeste prescience empoisonna le reste de ses jours. Pour prévenir ces événemens, il partagea son vaste empire entre ses trois fils, *Salem*, *Touran* et *Iran* ou *Iradj*, et se démit de la couronne.

D'abord les trois frères vécurent dans une intelligence parfaite ; l'ambition et la jalousie n'avaient aucun empire sur eux ; chacun se trouvait content de son lot. Mais cette union dura peu. Touran et Salem s'unirent contre Iran, le dépouillèrent de ses états, la tuèrent, et joignirent l'insulte à la cruauté ; ils enfermèrent son corps dans un coffre qu'ils envoyèrent à Féridoun. Sa douleur ne fut égalée que par la haine qu'il voua à ces monstres. Sans les avis de ses astrologues, il eût sur-le-champ marché contre eux ; la prudence le retint, et il se livra tout entier à l'éducation de Manoutchéher, qu'il regardait comme le vengeur d'Iran, son aïeul.

A peine Manoutchéher eut-il atteint sa dix-huitième année, qu'il se disposa

à punir Salem et Touran de leur fratricide. La justice de sa cause, les bénédictions de Féridoun, les prédictions favorables des devins, le vœu du peuple, tout contribuait à soutenir son courage, tout lui présageait des succès. La victoire lui fut fidèle. Dans deux batailles rangées, il défit et tua de sa propre main les meurtriers d'Iran, et fit son entrée triomphante dans Persépolis ou Istakar. Féridoun, au comble de ses vœux, lui déféra le sceptre, et alla finir ses jours dans la retraite, emportant les regrets de ses sujets, et la réputation du plus grand prince qui eût gouverné l'Iran.

Si Manoutchéher n'égala point la renommée de son bisaïeul, du moins se montra-t-il digne de lui succéder. Ses premiers exploits le faisaient redouter

de ses voisins; et la sagesse de sa conduite, l'équité, la douceur de son gouvernement entretenaient la paix intérieure. Son règne, peu fécond en événemens qui le concernent, est remarquable par la naissance de Zal et de Roustem, deux héros célèbres, dont la valeur délivra plusieurs fois l'empire des Touraniens, et dont les hauts faits n'ont été surpassés par aucun personnage de l'antiquité fabuleuse.

Zal était fils de Sam, et descendait en ligne directe de Guevrend, prince vassal de la couronne de Perse, qui régnait à Nimrouz ou Zaboul, capitale du Zaboulistan. Rejeté de son père dès sa naissance, parce qu'il avait les cheveux blancs et les sourcils noirs, le Simourg-Anca l'enleva et prit soin de son enfance; cependant, au bout de quelques

années, Sam se reprocha sa conduite à l'égard de ce fils, et d'affreuses visions aggravèrent l'amertume de ses regrets. Succombant sous le poids du chagrin, il se rendit auprès du génie ailé, lui redemanda son fils, et ne l'obtint qu'après beaucoup d'instances. La singularité de l'événement, la taille gigantesque, les qualités de Zal devinrent l'objet de tous les discours. Manoutchéher désira connaître Sam et ce fils prodigieux, et les fit inviter à se rendre à sa cour. Dès qu'ils y arrivèrent, honneurs éclatans, distinctions flatteuses, riches présens, fêtes publiques, repas splendides, rien ne fut oublié pour leur plaire. En les traitant ainsi, Manoutchéher avait en vue d'acquérir à l'empire un soutien puissant par l'union plus étroite de cette famille avec sa

maison. Sam et Zal, ravis de cette réception, firent de nouveau l'hommage de leur principauté au roi de Perse, et lui jurèrent attachement et fidélité.

L'éclat de la naissance n'avait point ébloui Zal. Aux honneurs qui lui étaient prodigués, il préférait l'étude de la nature, l'entretien des sages et les exercices du corps, parce qu'en perfectionnant ses qualités naturelles, ils lui préparaient un avenir brillant. Selon l'opinion alors reçue, l'Inde était le centre des connaissances humaines; c'était de ce foyer que partaient les rayons de lumière qui éclairaient l'Orient. Zal voulut parcourir cette contrée; mais l'amour l'attendait à la cour de Mirab-Chah, roi de Caboul. Roudabéh sa fille était le modèle de la vertu la plus

pure, comme de la beauté la plus parfaite : la voir, c'était l'aimer. Zal, épris de ses charmes, ne connut de repos que lorsqu'après des difficultés sans nombre, il eut obtenu le consentement de Manoutchéher et de Sam pour l'épouser. De cette union fortunée, naquit Roustem, l'Hercule des Persans.

Cet illustre enfant, destiné à être un jour la gloire du Zaboulistam et la terreur du Touran, avait à peine dix ans lorsqu'il commença ses exploits. Un éléphant d'une grosseur prodigieuse ayant rompu ses chaînes, semait l'épouvante et la mort dans le palais de Sam. Roustem saisit ses armes, poursuit l'animal en fureur au milieu des cris, à travers des ruisseaux de sang, l'attaque et le terrasse d'un coup de sa massue. L'histoire de ce héros est un tissu de

semblables prodiges, ou plutôt c'est l'histoire de tous ceux qui ont porté le même nom; on doit la regarder comme l'œuvre de la poésie et de l'imagination, qui se sont plu à attribuer les entreprises dont on ignorait les auteurs à un même personnage, pour le rendre plus digne de leurs tableaux.

Manoutchéher mourut dans un âge très-avancé. C'est le dernier monarque de la dynastie pichdadienne qui mérite d'occuper le pinceau de l'histoire. Nouder, son fils et son successeur, joint la folie à l'ingratitude, la tyrannie à l'impiété; il abolit les sages réglemens de son père, méprise la maison du Zaboulistan, oublie le Dieu très haut, vexe ses sujets. Les funestes conséquences de cette conduite sont un mécontentement général, la révolte des

peuples, l'invasion de la Perse par les Touraniens, ennemis irréconciliables de ce royaume. Nouder tombe au pouvoir d'Afrasiab, fils de leur roi, qui lui abat la tête d'un coup de sabre. Sa mort livre la Perse à toutes les horreurs de l'anarchie : c'est à Zal qu'elle doit son salut. Ce valeureux capitaine ne cesse, pendant douze ans, de harceler les Touraniens; et trouvant enfin une occasion favorable, il place sur le trône Zab, neveu de Nouder.

Instruit par de longues années de malheurs et de guerres civiles, Zab, actif, valeureux et prudent, repousse ses ennemis au-delà de l'Oxus. Kurchasp, son successeur, aussi vicieux, aussi cruel que Nouder, éprouve le même sort que lui, en attirant de nouveau sur l'Iran les maux auxquels la prudence

de Zal l'avait arraché : il périt de la main des Touraniens.

## SECTION II.

### *Dynastie des Kaïaniens.*

C'est de l'épithète de *Kaï*, Grand, que tous les monarques de cette dynastie plaçaient devant leur nom, à l'exemple de Féridoun, que dérive la dénomination sous laquelle nous les connaisons.

L'histoire de cette dynastie, remplie par les exploits miraculeux de Roustem, offre deux grands événemens : l'apparition de Zoroastre, et la chute de l'empire des Perses, conquis par Alexandre.

Kaï-Cobad, premier prince kaïanien, le *Déiokès* des Grecs, selon M. de

Volney, était neveu de Kurchasp, et devait, comme lui, la couronne aux héros du Zaboulistan. Sa reconnaissance égala sa prudence et sa valeur; il se conduisit en tout par les conseils de Roustem, rédigea plusieurs lois utiles, et contribua, par ses succès dans la guerre, à chasser de la Perse les armées du Touran.

Autant le règne de Kaï-Cobad est stérile en événemens, autant celui de Kaï-Kavous son fils en présente de grands. La plupart sont fabuleux; quelques-uns reposent sur un fonds de vérité, mais tellement défiguré, qu'on ne saurait le reconnaître.

Kaï-Kawous ayant voulu, dès le commencement de son règne, réduire le prince du Mazenderan, tomba lui-même en son pouvoir; et ce furent

l'adresse et le courage de Roustem qui le tirèrent de sa captivité. Une seconde expédition dirigée contre la Syrie, se termina par une semblable catastrophe. Roustem l'arracha encore à cette seconde captivité, après avoir mis en fuite Afrasiab, roi du Touran. Dégoûté de la guerre, où il éprouvait de tels revers, des soins de l'empire, il confia le gouvernement à ses ministres, et se livra à toutes ses passions. Dans son égarement il voulut se rendre l'égal de Dieu, et s'éleva dans les airs sur un trône porté par des aigles; mais les coursiers ailés, dociles d'abord, cessèrent bientôt d'obéir, et leur désobéissance entraîna la chute du monarque impie et présomptueux. Revenu à lui-même, Kaï-Kavous reconnut enfin que le bonheur d'un roi consistait dans

celui de ses sujets, et s'appliqua à les rendre heureux.

Tandis qu'il maintenait la paix dans l'intérieur de son royaume, Roustem défendait l'empire contre les invasions des Touraniens. Dans une de ses expéditions il devint épris de la fille de Kerkin, prince du sang, de cette nation, et l'épousa. La haine qui existait entre les Persans et les Touraniens l'obligea de tenir son mariage secret. Cependant la paix étant rétablie entre les deux empires, et la raison ayant succédé à l'amour dans le cœur de Roustem, il sentit combien cette union était indigne de lui et contraire à toutes les lois de l'honneur, et quitta cette épouse chérie. Au bout de quelques mois, Téhminéh mit au monde un fils, auquel elle donna le nom de

Sohrab. On tint sa naissance secrète, et Kerkin le fit passer pour son fils. Plus Sohrab croissait en âge, et plus se développaient en lui les qualités brillantes de Roustem. Taille élevée, force extraordinaire, courage indomptable, noblesse de sentiment, grandeur d'ame, il avait tout en partage. Son adresse à la chasse, son habileté dans les exercices du corps, ses combats contre les bêtes féroces, portaient au loin sa réputation : le Touran le regardait comme le héros qui devait un jour mettre un terme aux succès de Roustem. Une nouvelle guerre entre ce royaume et la Perse lui fournit l'occasion de signaler sa valeur, et bientôt l'on ne parla dans les deux armées que des exploits du jeune Sohrab. A ce bruit le courage de Roustem se ranime;

il brûle de se mesurer avec ce héros, et lui propose un combat singulier. Le défi est accepté, et dès le lendemain le père et le fils entrent en lice sans se connaître. Une égalité de force et d'adresse prolonge long-temps un combat à différentes armes. Roustem tombe enfin; et Sohrab allait le poignarder, lorsqu'il lui rappelle que les lois de la guerre ne donnent ce droit qu'après une seconde victoire. Les deux rivaux se séparent donc, et le jour suivant le combat recommence. Le dépit donne de nouvelles forces au héros jusqu'alors invincible de la Perse; il abat Sohrab, le relève avec générosité, l'abat une seconde fois, et, dans un transport de fureur, il lui plonge son poignard dans le sein. C'est alors que la triste vérité se découvre aux yeux

de Roustem. « Barbare ! s'écrie Sohrab expirant, quels que soient ta valeur et tes exploits, ton étoile dût-elle te conduire dans les profondeurs de la mer ou t'élever dans les régions célestes, Roustem, mon père, le premier de tous les héros, vengera dans peu ma mort. » Roustem se précipite sur le corps de son fils, le couvre de baisers, le questionne ; mais les paroles expirent sur les lèvres de Sohrab. Pour toute réponse il lui découvre le bracelet d'or qu'il avait remis en partant à sa mère. En vain toutes les ressources de l'art sont employées pour le rappeler à la vie ; la blessure était trop profonde : il meurt au bout de quelques heures.

Ce tragique événement jeta la douleur dans les deux armées ; et les soupirs enflammés de Roustem, dit un

poète persan, couvrirent le globe de nuages sombres et épais.

Le sort qui affligeait si cruellement la maison de Roustem, fit éprouver des rigueurs plus cruelles encore à celle de Kaï-Kavous. Deux de ses officiers avaient enlevé, dans une de leurs courses au-delà de l'Oxus, une femme d'une beauté ravissante; chacun d'eux prétendait la posséder. Pour mettre un terme à leurs prétentions, ils convinrent de s'en rapporter à la décision du roi : ils oubliaient qu'il était homme comme eux et sujet aux mêmes passions. Dès que Kaï-Kavous vit l'objet de leur querelle, il en devint amoureux, mit en avant les droits que lui donnait la souveraineté, et ordonna qu'elle entrerait dans son harem. Saadi Banou, c'était le nom de cette beauté,

interrogée sur sa naissance, déclara qu'elle était fille de Kerchivez, frère d'Afrasiab, roi du Touran. Dès que Kaï-Kavous connut sa naissance, son amour, son respect s'accrurent, et il l'épousa solennellement. Au bout de quelque temps elle accoucha d'un fils qui reçut le nom de Siavech. Son éducation fut confiée aux soins de Roustem, qui plaça dans ce royal enfant la tendresse qu'il avait pour Sohrab. Son cœur cherchait, trouvait dans ses grâces naturelles, dans ses vertus, plusieurs traits de ressemblance avec ce fils chéri; et cette idée jetait quelque charme sur des jours jadis consacrés à la guerre, mais actuellement empoisonnés par les regrets. Lorsque son élève eut atteint l'âge de quinze ans, Roustem le conduisit à la cour de Kaï-Kavous, dont

il fit l'ornement. Beau comme Hypolite, pur et courageux comme lui, Siavech en éprouva le sort. La reine Sevdavéh conçut pour lui une flamme criminelle; et le trouvant rebelle à ses tentatives, elle le chargea devant son père du crime dont elle était coupable. Siavech allait succomber à cette accusation, lorsqu'on proposa l'épreuve du feu. Fort de son innocence, il pousse son cheval au milieu des flammes, et en sort victorieux. Ce *jugement du ciel* et la rage de Sevdavéh ne laissèrent plus de doute sur son innocence; et Kaï-Kavous lui rendit toute sa tendresse. Mais le malheur s'attachait à Siavech : il n'eut pas plutôt échappé à cette accusation, qu'il fut en butte à de nouvelles calomnies.

Les Touraniens ayant fait une ir-

ruption en-deçà de l'Oxus; Siavech et Roustem marchèrent contre eux. Les approcher et les vaincre, les forcer à la paix, fut pour ces héros une même chose. Cependant, tandis que l'armée célébrait leurs exploits, on les accusait à la cour : on prétendait que conclure la paix après des victoires signalées, lorsqu'on aurait pu porter la flamme et le feu dans la capitale du Touran, c'était trahir les intérêts de l'Etat. Le faible Kaï-Kavous cédait d'autant plus facilement à ces accusations, qu'il conservait de l'amour pour l'infâme Sevdavéh, et des doutes sur l'innocence de Siavech. Tel était l'égarement de sa passion, qu'il aurait été flatté de punir dans les torts qu'on imputait à son fils, le prétendu crime d'inceste. Au bruit de ces accusations, Roustem se rendit

à la cour, et se justifia, non point en coupable ou en courtisan, mais en héros. Ses actions, celles de son valeureux élève faisaient sa défense ; et ses discours respiraient la noble fierté, la courageuse indépendance qui le caractérisaient. Aussi sa justification déplut-elle au monarque, qui n'avait jamais entendu que des paroles suppliantes; aux courtisans qu'elle avilissait, par la comparaison avec leurs bassesses. Roustem, offensé, se retira dans sa principauté ; et Siavech préféra l'exil à la rupture de la paix qu'il venait de signer.

Siavech se réfugia dans le Touran, et y fut reçu avec les honneurs dus à sa naissance, et plus encore à ses vertus. Afrasiab mit tout en œuvre pour gagner son amitié, et l'unir à sa famille

par les liens du sang. Chaque jour il lui donnait des fêtes somptueuses, accompagnées d'exercices militaires propres à flatter les goûts et la jeunesse de son hôte illustre; mais rien ne pouvait détruire dans Siavech de sinistres impressions; l'avenir se présentait à lui sous les couleurs les plus sombres, et il ne formait d'autre désir que d'aller vivre en paix à l'extrémité orientale du Touran : ce ne fut même qu'à cette condition qu'il épousa la fille d'Afrasiab. De nouveaux malheurs l'attendaient encore dans ce dernier asile. Kerchivez, père de Sadi-Banou, mère de Siavech, avait été profondément affligé du mariage de Kaï-Kavous avec sa fille, et de la naissance de son petit-fils, que les devins lui annonçaient devoir être un jour le fléau de l'Iran. Pénétré

de cette idée, il mit tout en œuvre pour le perdre. A force de perfidies, de calomnies, il parvint à arracher à Afrasiab l'ordre de le faire mourir, qu'on mit sur-le-champ à exécution. Sa fureur s'étendit même jusqu'à Frenkis-Banou, fille d'Afrasiab et épouse de Siavech ; elle portait alors dans son sein l'heureux rejeton destiné à venger sur les Touraniens le meurtre de son père, à illustrer un jour le trône de Perse. Le ciel, qui veillait à la conservation de cet enfant, ne permit pas que les projets criminels de Kerchivez reçussent leur exécution. Frenkis-Banou se retira dans les provinces orientales du Touran, où elle se consacra à l'éducation de Kosrou son fils.

Lorsqu'on apprit à la cour de Persépolis le meurtre de Siavech, il n'y

eut qu'un cri parmi le peuple et les grands; tous voulaient porter la guerre dans le Touran. Roustem commanda les armées et obtint les plus grands succès; mais il éprouva les funestes effets de la calomnie, même au milieu de ses triomphes. Tandis qu'il s'appliquait à consolider la puissance de Kaï-Kavous dans les pays conquis, les courtisans l'accusaient de projets ambitieux; lui reprochaient d'avoir négligé le but de son expédition, qui était de venger la mort de Siavech par celle d'Afrasiab et la ruine du Touran. On ne l'attaqua pas directement; mais on contraria ses vues, on détruisit le fruit de ses travaux, en lui refusant les secours qu'il demandait. Roustem quitta l'armée pour aller, abreuvé d'amertumes, gémissant de l'ingratitude de la

cour, vivre dans ses domaines; mais la victoire qui l'avait accompagné s'éloigna comme lui des armées persanes. Bientôt le Touran ſut évacué, et la Perse plongée dans une horrible anarchie. Les pensées se dirigèrent alors vers Kosrou; on trouvait dans le sang dont il était issu le gage des vertus que l'on aimait à lui supposer. Le fils de Siavech pouvait-il ne pas être un bon prince? Un héros persan, Kiv, fils du gouverneur d'Ispahan, entreprit de le délivrer, et eut l'adresse et le bonheur de le conduire dans les murs de Persépolis, après trois ans de fatigues, de recherches et de dangers. Qu'on se représente, s'il est possible, la joie du peuple qui prévoyait enfin le terme de ses maux, le bonheur du vieux Kaï-Kawous, qui serrait enfin

dans ses bras le fils de l'infortuné Siavech, dont l'innocence n'était plus douteuse pour lui. Son premier soin fut de lui résigner la couronne, malgré les prétentions de ses autres fils, et de combler enfin les vœux de ses sujets, dont sa faiblesse plutôt qu'un règne tyrannique avait causé les malheurs.

Kosrou, que nous nommerons dorénavant Kaï-Kosrou, fut le plus grand prince de la dynastie des Kaïaniens; de même que Féridoun l'avait été de celle des Pichdadiens. Il employa les premiers temps de son règne à rétablir l'ordre dans les provinces, à faire des règlemens utiles pour le commerce, l'agriculture et les arts, et à se concilier, par des procédés généreux, Zal et Roustem, que l'injustice de Kaï-Kavous avait indis-

posés. Lorsqu'il crut l'ordre bien établi dans l'intérieur, il porta la guerre dans le Touran. Jamais expédition militaire n'avait été entreprise d'un consentement aussi universel ; jamais préparatifs n'avaient été aussi imposans. Une ardeur égale et jusqu'alors inconnue animait les héros persans et touraniens ; peuples et grands, soldats et officiers, tous brûlaient de se signaler : les uns voulaient venger le sang de Siavech, dont la mémoire leur était chère ; les autres, réparer la honte de leurs défaites passées. On eût dit que l'Orient et l'Occident se soulevaient l'un contre l'autre, et allaient anéantir le monde dans leur choc. La guerre fut longue et féconde en exploits ; plusieurs fois les armées du Touran prirent la fuite. Enfin,

lorsque Kaï-Kosrou crut avoir assez fait pour la mémoire de son pere, il conclut la paix.

Cette paix fut de courte durée : la haine qui divisait le Touran et la Perse était trop ancienne, trop invétérée, pour s'éteindre autrement que par la ruine de l'un des deux empires. Les guerres entre les deux royaumes n'étaient point de souverain à souverain, mais de peuple à peuple; et l'histoire ne nous apprend que trop combien elles sont longues et sanglantes ces luttes où chaque individu n'est plus conduit par l'obéissance à son souverain ou l'honneur national, mais par la soif du sang de son rival ! La chute de Kenekzer, capitale du Touran, pouvait seule satisfaire Persépolis; de même que Rome n'eut de repos que

lorsque Carthage fut tombé sous ses coups. Les hostilités recommencèrent donc, et le Touran fut envahi, Kenekzer détruit, et la famille d'Afrasiab prise et conduite en Perse. Le monarque lui-même, après avoir en vain employé tous les moyens que lui donnait sa réputation, tomba au pouvoir de Kaï-Kosrou, qui lui abattit la tête, en prononçant ces mots : « Que ce sang « impur coule pour la vengeance des « mânes d'Iredj, de Nouder et de « Siavech. »

Ces succès éclatans eussent suffi pour illustrer le règne de Kaï-Kosrou ; mais sa valeur était rehaussée par des qualités plus belles, surtout plus recommandables, puisque celle-là n'est utile qu'à celui qui la possède ; tandis que la justice et la sage administration

de ce monarque firent jouir le peuple d'une félicité parfaite ; et cette félicité se prolongea pendant les douze années qui s'écoulèrent depuis la prise d'Afrasiab, jusqu'à l'*Ascension* de Kaï-Kosrou.

Vers les derniers jours de son règne, elle éprouva cependant quelque altération. Son grand âge, sa piété, le chagrin de mourir sans enfans, lui firent négliger les devoirs de la monarchie, et le portèrent à se démettre de la couronne, pour vivre dans la solitude. En vain les grands lui représentèrent, sous les couleurs les plus vives, les maux qu'une telle démarche allait attirer sur l'Iran ; la jalousie, les prétentions de quelques seigneurs, les guerres civiles, l'anarchie qu'elles feraient naître, rien ne put ébranler

sa résolution. Il convoqua les grands de l'empire, Zal, Roustem, tous les princes suzerains; et, dans une assemblée générale, il leur rappela, avec modestie, ses guerres, ses longs travaux, ses soins constans pour le bonheur du peuple. Il s'étendit ensuite sur son âge, ses infirmités; sur les devoirs que la religion lui imposait, après avoir rempli si fidèlement ses obligations envers les hommes; sur la nécessité d'obéir aux avis secrets du ciel; et termina par déclarer qu'il avait résolu d'abdiquer la couronne, et que rien ne le ferait changer de détermination. En même temps, il fit lecture de son testament, dans lequel aucun des compagnons de sa fortune n'était oublié; la piété y avait aussi sa part. Quant à la couronne, il en disposait

en faveur de Lohrasp, arrière-petit-fils de Kaï-Cobad. Ce choix occasiona de grands murmures dans l'assemblée; mais la volonté de Kaï-Kosrou parut si ferme, le respect qu'on lui portait était tel, que l'on accepta enfin le monarque désigné.

Peu de jours après cette célèbre assemblée, Lohrasp prit possession du trône, et Kaï-Kosrou se dirigea vers la solitude, où il désirait finir ses jours dans de pieux exercices. Le nouveau monarque et les grands voulurent l'accompagner. Arrivé au pied d'une haute montagne, Kaï-Kosrou s'arrête, prédit un ouragan affreux, de sinistres événemens, et ordonne à ce brillant cortège de s'éloigner de lui. Personne ne consent à lui obéir. Vers le milieu de la nuit, Kaï-Kosrou disparaît de

sa tente; et, dès l'aurore, éclate une tempête horrible, suivie d'une neige si abondante, que les plaines en furent couvertes à la hauteur de dix pieds. Plusieurs héros qui avaient été à son service périrent dans cette neige. Les ames pieuses de l'Iran considérèrent la disparition de Kaï-Kosrou comme une heureuse *Assomption*. Cette opinion, reçue parmi le peuple, adoucit l'amertume de ses regrets sur la perte d'illustres guerriers, qu'il regardait comme destinés à partager la félicité éternelle dont jouissait le pieux monarque.

Trois grands événemens signalèrent le règne de Lohrasp, monarque vertueux, mais faible : le siège de la monarchie persane transféré de Persépolis à Balk; les conquêtes de Roudham, prince d'Ispahan, le Na-

buchodonosor des saintes écritures ; et la révolte de Kuchtasp, fils de Lohrasp.

Le premier de ces événemens eut une cause politique. Le prince que Kaï-Kosrou avait placé sur le trône du Touran était mort, et son successeur annonçait des dispositions hostiles. Lohrasp voulut l'intimider en rapprochant sa résidence des frontières du Touran ; mais si par-là il assura la tranquillité des provinces orientales de l'empire, il livra les contrées opposées à de grands troubles. La nécessité d'en arrêter le cours fit la fortune de Roudham. Après avoir confirmé cet officier dans ses dignités, le roi lui donna des pouvoirs absolus pour punir les rebelles et défendre les frontières occidentales. Roudham en profita pour se livrer à

son ambition; il apaisa les séditions, soumit la Chaldée, dévasta la Syrie et poussa ses conquêtes jusqu'en Egypte. Sa fortune exalta les têtes des grands, même celles des fils du roi; l'aîné d'entre eux, Kuchtasp, demanda fièrement à son père une partie du royaume; et, sur son refus, il prit la fuite vers le Caboul, dans la crainte d'éprouver les effets de sa colère. Dans une seconde évasion, il se retira à Sardes en Lydie, sous le nom supposé de Férouk-Zad, s'y rendit célèbre par son courage et son adresse dans les tournois, et épousa la fille du roi de cette contrée : elle l'avait elle-même choisi pour époux.

Tandis qu'il se couvrait de gloire dans ce royaume, sa patrie était livrée aux plus grands maux. Les Scytes, unis aux Touraniens, avaient fait une ir-

ruption en Perse, et étaient parvenus jusques en Syrie. Ce malheur était encore aggravé par les révoltes qui éclataient de tous côtés. Quant à Lohrasp, le bruit des exploits de Férouk-Zad avait retenti à ses oreilles, et ne lui rendait que plus pénible l'absence de son fils aîné. Un entretien qu'il eut avec un ministre de Lydie, venu pour lui déclarer la guerre, des pressentimens intérieurs lui donnèrent à croire que ce Férouk-Zad et Kuchtasp n'étaient qu'un même personnage. Cette idée ne tarda pas à se vérifier, et Kuchtasp se hâta de venir à Balk recevoir les embrassemens et la couronne de son père, qui abdiqua en sa faveur.

Le règne de Kuchtasp s'annonçait sous d'heureux présages; l'Iran commençait à se relever de ses pertes sous

son gouvernement ferme et actif; les frontières de l'empire étaient à l'abri de toute invasion : l'apparition subite de Zoroastre vint troubler cette paix et exciter des guerres plus cruelles que les précédentes, parce que le fanatisme religieux les suscitait.

Zoroastre, vivant en hermite dans une montagne de l'Adzerbaïdjan, forma le projet de détruire la religion des Perses, pour la remplacer par une autre de sa création. Il possédait ce qui assure le succès de pareilles entreprises; des connaissances supérieures à celles du peuple qu'il endoctrinait, une éloquence naturelle et vive, et une grande hardiesse. En peu de temps, le nombre de ses prosélytes s'accrut dans une telle progression, que Kuchtasp, alarmé des suites de cette innovation, le fit ren-

fermer. Depuis sept ans, il expiait son imposture dans une prison, lorsque la superstition de ce monarque l'en arracha. Une chute de cheval, dont aucun de ses devins ne put lui donner l'explication, le fit recourir aux lumières de Zoroastre. Le *saint personnage*, conduit devant le monarque, et interrogé, déclara que cet événement présageait tous les maux qui l'accableraient bientôt, en punition de son incrédulité, de ses mauvais traitemens envers un prophète. Cette *sentence*, prononcée d'une voix imposante, et accompagnée de *miracles*, ne laissa plus de doutes à Kuchtasp sur la mission divine de Zoroastre : il embrassa dès ce moment sa nouvelle religion, et ne s'appliqua désormais qu'à la propager.

Certain de parvenir à son but, Zo-

roastre s'occupa de donner à sa doctrine une forme plus stable, plus régulière, en la rédigeant en code. Il appela ce code *Zend-Avesta;* et comme le style en était mystique et obscur, il y ajouta un commentaire sous le titre de *Pa-Zend.*

Ses dogmes principaux étaient l'unité de Dieu; l'existence de deux principes: l'un bon, Ormouzd, créateur du monde; l'autre mauvais, Ahriman, auteur du mal; l'immortalité de l'ame; un paradis et un enfer pour la vie future, avec différens degrés de béatitudes et de souffrances.

Les pratiques du culte consistaient à saluer religieusement trois fois, dans le cours d'un jour, le soleil et la lune, emblêmes de la Divinité vivante et régénératrice; à célébrer les six *Kia-*

*hambar*, ou fêtes, en l'honneur des six époques de la création; à faire chaque année un pélerinage au temple métropolitain du royaume; à prier pour les morts; à distribuer des aumônes; à faire des ablutions.

Plusieurs préceptes de cette religion respiraient des sentimens d'humanité et l'amour de la vertu. Elle exigeait de ses sectateurs la fréquence des aumônes; proscrivait le mensonge, le plus grand des péchés; recommandait la pratique de la vertu; ordonnait de détruire les insectes et les reptiles, mais de conserver les autres animaux; de confier l'éducation de la jeunesse aux ministres de la religion, de les consulter dans toute circonstance importante de la vie, de regarder leurs lumières comme une émanation de celles de la Divinité.

Une religion si modérée, si humaine dans ses principes, ne s'établit cependant que par le sang. Le fanatique Kuchtasp voulut opérer par la violence ce qui devrait toujours être l'œuvre du temps et de la conviction. Un édit fulminant ordonna la destruction des idoles, et ne permit que la pyrolâtrie. Le zèle des partisans de l'ancien culte se réveilla, s'accrut par la persécution; une lutte cruelle s'établit entre eux et les sectateurs de la nouvelle religion, et la Perse fut inondée du sang de ses habitans. Dans le même temps, Kuchtasp, à l'instigation de Zoroastre, déclara la guerre au prince du Touran, qui avait refusé de recevoir le *Zend*. Les hostilités recommencèrent; et la Perse aurait succombé sans Isfendiar, fils aîné de Kuchtasp, qui dé-

truisit l'armée ennemie, ravagea le Touran, et força le roi à accepter les mêmes conditions que Kaï-Kosrou avait imposées à Djouchen son père. Une disgrâce injuste, ménagée par les courtisans, fut le salaire d'exploits aussi grands; et il fallut que de nouvelles victoires des Touraniens fissent rappeler Isfendiar à l'armée. Après des succès nombreux, ce prince périt enfin dans un combat singulier contre Roustem. Ce grand homme avait été attaqué inopinément par les armées persanes, si souvent conduites par lui à la victoire. Isfendiar les commandait. Dans une entrevue, les deux héros se prirent de paroles, et résolurent de mesurer sur le champ leurs forces, en présence des armées. Isfendiar tomba sous les coups de son adversaire.

La mort d'Isfendiar et celle de Roustem, assassiné par son frère Chagad, sont les seuls faits remarquables des dernières années du règne de Kuchtasp.

Ce monarque, dont le caractère offre un mélange inexplicable de vices et de vertus, de faiblesse et de courage, éprouvant les infirmités de la vieillesse, abdiqua en faveur de Béhmen, petit-fils d'Isfendiar, et mourut peu de mois après son abdication.

Béhmen-Ardechir, surnommé *Diraz-dest*, longue-main, l'*Artaxercès* et le *Macrokheir* des Grecs, commença son règne par un acte de cruauté. Sous prétexte de venger la mort de son père, il marcha contre le Zaboulistan, y mit tout à feu et à sang, et détruisit la maison de Zal et de Roustem, dont

la puissance, le crédit, et l'éclat acquis par des services rendus à l'Etat, donnaient depuis long-temps de l'ombrage aux rois de Perse. Telle était l'imbécillité de ce monarque, qu'il se vantait d'un exploit qui privait le royaume de ses plus fermes soutiens. Son règne n'est remarquable que par la suite non interrompue des guerres civiles qui désolèrent l'empire et en hâtèrent la chute. Un dernier trait acheva de le rendre odieux aux peuples; ce fut son mariage avec sa fille Homaï. De cette union incestueuse naquit Darab.

A la mort de Békmen-Ardechir, Homaï prit les rênes de l'Etat. Elle avait toute la faiblesse de son père, et ne se conduisait que par les avis de ses devins. Ceux-ci lui ayant annoncé

les malheurs dont menaçait l'horoscope de cet enfant, elle l'enferma dans une caisse avec de l'or et des bijoux, et le fit jeter dans l'Euphrate. Des meuniers, établis sur les bords du fleuve, recueillirent la caisse le même jour, et, soupçonnant un mystère dans cet événement, prirent un soin particulier de cet enfant. Lorsque Darab eut atteint l'âge de quinze ans, il fit ses premières armes sous Rouchtevad, le plus habile général de ces temps malheureux, parvint aux grades les plus élevés par ses actions éclatantes, et fut enfin reconnu par Homaï, qui lui remit le sceptre, et alla finir ses jours dans la retraite. C'est à cette reine que quelques historiens orientaux attribuent la construction du palais de Persépolis.

Le premier acte du règne de Darab ou Darius, selon la prononciation grecque, fut de combler d'honneurs et de bienfaits le meunier qui l'avait sauvé des eaux, de répandre des aumônes nombreuses, et d'ordonner des prières publiques, pour remercier le ciel qui l'avait si miraculeusement préservé. Ces premiers soins remplis, il se livra tout entier à ceux du gouvernement, et parvint à repousser les ennemis de l'empire, à rétablir l'ordre et la tranquillité intérieure.

A ce Darab succéda, selon les historiens orientaux, Darab son fils, le Darius-Codoman des Grecs, en qui finit l'empire des Perses. Mais il existe ici une telle contradiction entre les écrivains grecs et orientaux, qu'il paraît impossible de les concilier.

Comment admettre une lacune de plusieurs règnes dans les historiens nationaux, ou supposer que les Grecs ont parlé de princes qui n'ont point régné ? A quelle opinion s'arrêter sur Parysatis, mort en 362 avant J. C., selon M. de Sainte-Croix, et Darius-Ochus, qui lui succéda ?

On sera sans doute étonné de ne trouver dans une histoire de Perse, quelque abrégée qu'elle soit, aucune mention de Cyrus, et des grands événemens qui ont rendu à jamais célèbre le siècle d'Aristide et de Thémistocle. Quel est donc, dira-t-on, ce Darius dont les cent dix mille combattans cédèrent, dans la plaine de Marathon, aux efforts de dix mille Athéniens, ou plutôt de mille *héros* commandés par trois *demi-dieux*, Miltiade,

Aristide et Thémistocle ? Quel est ce Xerxès, qui ordonna, dans son fol orgueil, de frapper à grands coups de fouet la mer, assez audacieuse pour s'agiter sous ses vaisseaux et les détruire ; de la marquer d'un fer chaud ; de jeter dans son sein une paire de chaînes en signe de sa servitude ? ce Xerxès qui fondit sur l'Attique avec plusieurs millions d'hommes, et trembla aux Thermopyles devant les trois cents Spartiates conduits par Léonidas ; dont les 1207 vaisseaux furent mis en fuite à Salamine par Miltiade, et qui passa lui-même la mer en fugitif, dans un bateau, après l'avoir traversée en conquérant six mois auparavant ? Certes ces faits méritent de figurer dans l'histoire, et l'on ne saurait exercer une critique trop sévère à

l'égard de l'écrivain qui les omet. Mais, je le repète, mon intention a été d'écrire l'histoire des Kaïaniens, telle que les auteurs persans la donnent. Je n'ai point formé la prétention de concilier ceux-ci avec les auteurs grecs ; une telle entreprise n'aurait d'autre résultat que de confirmer l'opinion d'un savant homme du dernier siècle sur l'impossibilité de mettre en accord ces deux sources historiques*) : je ferai observer seulement, que la *guerre médique* a dû avoir lieu sous les règnes de Lohrasp ou de Kuchtasp, ou du moins pendant l'espace de temps qu'occupe leur règne dans la chronologie orientale.

M. W. Jones place l'avénement de

*) *Voyez* ci-devant, pag. 129 et 130.

Dara ou Darius-Codoman au trône en 337, et M. de Sainte-Croix en 336. D'après une discussion savante, ce dernier place la bataille d'Arbelle au 2 octobre 331 avant J. C. On sait que cette célèbre bataille mit fin à la dynastie Kaïanienne, et Alexandre en possession de la Perse.

Rien n'est plus fabuleux que l'histoire d'Alexandre chez les écrivains orientaux. Je me dispenserai donc d'en parler ici.

FIN DU PREMIER VOLUME.

# NOTES

DU

# TOME PREMIER.

## NOTE (1), pag. 1.

Les Persans se servent, pour désigner leur empire, du mot *Iran*, dont l'origine remonte à Féridoun, monarque pichdadien *).

Ce grand prince, dont la domination n'avait d'autres bornes que celles de l'univers, partagea ses Etats entre ses trois fils, Salem, Touran et Iradj. Il donna au premier l'Asie mineure, l'Afrique et l'Europe; au second, les pays situés au-delà du Djihoun; au troisième, à Iradj, son fils bien-aimé, l'espace compris entre le Djihoun et l'Euphrate, l'Océan indien et la mer Caspienne. Ces différens royau-

*) *Voy*. ci-dev., tom. 1, pag. 150.

mes prirent le nom de leurs princes, et la Perse s'appela *Iran*, soit du nom d'Iradj qu'on appelait aussi Iran, soit de celui d'Irandokt sa mère. Les contrées au-delà de l'Oxus reçurent la dénomination de Touran. Telle est l'origine de ces noms Iran et de Touran qu'on rencontre si souvent dans les auteurs orientaux. Ce partage a un rapport frappant avec celui de Noé, qui divisa le monde entre ses trois fils, Sem, Cham et Japhet.

Que, dans cette étymologie, l'on accorde une part, soit à l'imagination, soit à l'amour propre des Persans qui ont placé dans une même main le sceptre du monde entier, afin de nous donner une idée imposante de la puissance de leur monarchie, du moins restera-il certain, que le mot d'*Iran* est très ancien; il se retrouve dans les inscriptions sassanides des monumens de Nakchi Roustem, dans les livres sacrés des Parses, où il est quelquefois écrit Eirané, et peut-être faut-il le reconnaître dans l'*Eilam* de la Bible, nom qui semble désigner la Perse. Il paraît cepen-

dant que ce nom n'est pas le plus ancien qu'ait porté la Perse. L'auteur anonyme du *Medjmel eltéwarikh* ( Man. Pers. de la Bibl. imp., n° 62, fol. 273 ), nous apprend qu'avant le règne de Féridoun, elle était appelée *Hanyréh* ou *Honyréh* et que Houchenk, Thahmourats, Djimchyd et Dhohac, prédécesseurs de ce monarque, portaient ce nom.

Les auteurs orientaux ne sont pas d'accord sur les limites de l'Iran; peut-être cette différence provient-elle de l'étendue qu'ils donnent aux provinces frontières. Selon l'auteur du *Ferhenk-Chooury* *), l'*Iran* comprend l'*Irac* ( adjemy ), le *Farès*, l'*Adzerbaïdjan*, et le *Korassan*. Le *géographe persan* lui donne une étendue beaucoup plus grande, et dit que sa longueur est depuis *Iconium* jusqu'au *Djyhoun* ( *Oxus* ), aux environs de *Balk*; sa largeur depuis *Bassorah* ou ses environs,

---

*) Dictionnaire Pers.-Turc, imprimé à Constantinople, au mot *Iran*.



jusqu'à *Bab-elabouab*, ou *Temour-Capou* *). Comme il importe moins de connaître les limites précises de l'ancien *Iran* que ses bornes actuelles, je ne m'arrêterai ici à aucune discussion critique, et je passerai de suite à l'indication de l'étendue du royaume de Perse sous le prince régnant, et de l'état de ses provinces.

La Perse comprend seulement aujourd'hui le *Farès*, l'*Irac adjémy*, le *Lôristan* **), le *Kouzistan*, partie du *Kurdistan*, l'*Adzerbaïdjan*, le *Guilan*, le *Mazendéran*, les parties occidentales du *Korassan*, y compris les villes

---

*) *Nozhat-alcoloub*, *délices des cœurs*. Manus. persan de la Bibl. imp., n° 128, fol. 35 et suiv. *Voyage de Chardin*, tome III, pag. 256, note, édition de M. Langlès.

**) Selon quelques géographes, le Lôristan se divise en grand et en petit Lôristan, et fait partie du Chépan-Kiaréh, qui fait lui-même partie du Farès, ou lui est contigu. Je le crois situé entre le Kouzistan et le Farès.



de Meched, Nichâpour et Turkich, la partie occidentale du Kerman et sa capitale *). Jetons un coup d'œil rapide sur l'état actuel de quelques-unes de ces provinces.

L'Irac adjem est divisé en cinq grands districts, Naïn, Ispahan, Théhéran, Mullayer et Kerman-chah. Ainsi le Kurdistan en fait partie.

Zindjan, capitale du Kamséh; est gouverné par un fils du roi, âgé de dix ans. Mohammed Hassan, Kan de la tribu puissante des *Cara-gozli*, possède Hamadan. Le pays entre cette ville et Kendjaver forme le domaine d'une branche des Afchars, autre tribu très nombreuse, dont le chef, Féradj Oula Kan, remplit à la cour la charge de Nasaktchi bachi.

Ce titre pompeux qui l'oblige à résider à la

*) Kinneir, *Geograph. Mem. of the Persian Empire*. C'est d'après cet ouvrage, publié à Londres en février 1813, que j'indiquerai les modifications survenues dans l'étendue de la Perse.

cour donne un garant de la fidélité de sa peuplade. Son fils Iman-allah le remplace dans les soins de l'administration, et fait sa résidence à Asad-abad.

Le gouvernement de quelques provinces est confié aux fils du roi.

Abbas Mirza, l'un d'eux, réside à Tauris, capitale de l'Adzerbaïdjan.

Le Farès et le Lôristan sont gouvernés par le prince Hosséïn-Aly-Mirza, qui a choisi Chiraz pour sa demeure.

Mohammed-Ali-Mirza, fils aîné du roi, gouverne le Kurdistan persique, y compris les provinces de Haviza, Chuster, le Desfoul, le pays des Béni-Lam et des Tchab. On dit même que le Lôristan lui appartient, et que les gouverneurs de Sana et de Hamadan sont ses vassaux *); il tient sa cour à Kermanchah.

Le prince Mohammed-Taki-Mirza a pour apanage Béroudjerd, ville de 12,000 ames,

*) *Magas. Encyclop.* Avril 1813.

située près de Néhavend. Le district de cette ville est habité par la tribu des Lacs.

Les Lesguis occupent le Daguestan et le Chirvan. Les uns sont soumis à la Russie ; les autres vivent indépendans.

Le Guilan fut cédé à la Russie par le traité de 1724, et Catherine en prit possession en 1780 ; mais on le rendit à l'Aga-Mohammed en 1797. Depuis cette époque, la partie méridionale est soumise à la Perse ; mais la partie opposée, le grand district de Talich, reconnaît l'autorité de Moustafa-Kan, chef rebelle et indépendant.

Le Mazendéran, dont la capitale est aujourd'hui Sary, a pour gouverneur un prince impérial ; de même qu'Asterabad, où sont déposés les trésors du roi.

Nous avons déjà dit que le royaume de Perse comprenait seulement la partie occidentale du Korassan ; nous ajouterons encore quelques détails sur cette province célèbre. L'autorité du roi s'étend sur Meched, Nichâpour, Turkich, Thèbs et leurs dépendances.

Les Afghans, quelques tribus errantes de Yamouks et de Patans, occupent les parties méridionales; les Tartares Usbecs et les Turcomans, les parties orientales et septentrionales.

Le territoire entre Meched et Asterabad, y compris les villes et districts d'Abiverd, Nissa, Diran et Calpoch, appartient à la tribu Turcomane des Goklan, ennemie déclarée et irréconciliable de celles des Cadjars. Entre Méched et Bistan est le territoire de Mir-Kounah-Kan, chef puissant et indépendant, qui réunit sous sa puissance 4000 familles curdes, 3500 turques et 5000 persanes. Sa capitale est Kabouchan, ville fortifiée, à 300 farsangues de Méched. Les deux districts de Cotchung et Déraghouz, entre cette dernière ville et Mérou, forment les domaines d'un Kan indépendant, qui peut mettre 12,000 hommes sur pied, et de Loutf-Ali-Kan, chef de la tribu des *Tchaperlou*, les hommes les plus braves comme les plus polis du Korassan. Un frère de Haïder-chah,

roi de Bokara, commande à Mérou, dont la population peut s'élever à 3000 ames.

Hérat, si renommée pour la douceur de ses vents, la beauté de ses édifices, ses malheurs, célèbre chez les poètes pour avoir donné le jour à l'émir Ali-chir, grand homme d'état, et le Mécène de sa nation, s'est encore une fois relevée de ses ruines; on peut la regarder comme la ville la plus peuplée du Korassan. Son commerce immense lui a mérité l'épithète de *bender*, port. Sa population, évaluée à 100,000 ames, offre un mélange de Patans, d'Hindous, de Juifs et d'Afgans. Ceux-ci et les premiers sont les plus nombreux. C'est en partie à l'activité, à l'industrie des Hindous, peuple aimable, adonné aux arts, mais abattu par le malheur, gémissant sous l'oppression, que Hérat doit sa prospérité et ses richesses. Leur position est ici plus agréable. Le peuple les respecte, le gouvernement les considère, leur accorde même de l'influence, et surtout le libre exercice de leur culte. La ville appartient au roi de Ca-

boul, et est gouvernée par Hadji-Firouz, son fils. Aux termes des traités, il devrait payer à la Perse une somme annuelle; mais la nécessité, le manque d'occasion pour se soustraire au joug, sont les seuls garans de l'exact paiement de ce tribut.

Balk présente dans ses habitans un mélange moins heureux : ils sont Afgans, Usbecs ou Tandjout. Des mœurs douces, des manières polies, quelquefois efféminées, distinguent les Usbecs; tous les vices les plus honteux, les plus funestes à la société, semblent le propre des Tandjouts, race d'hommes avilis, dégénérés. Ces différens peuples, tour à tour pasteurs et guerriers, habitent tantôt sous les tentes et tantôt dans les villes, suivant la température ou la nature du sol. Balk appartient aussi au roi de Caboul.

Une infinité de petits princes indépendans les uns des autres, unis quelquefois par l'espoir du pillage, ou contre un ennemi commun, se sont partagé le Sistan, habité par les

Patans et les Balloutches. Cependant l'un d'eux, Béhram-Kan, s'arroge le titre de *Chaohi-Sistan*, roi du Sistan.

Il faut appliquer ce que nous venons de dire de quelques provinces au Kerman. Une partie est habitée par des tribus d'Afgans ou de Balloutches, qui obéissent à leurs chefs respectifs; une autre est déserte; le reste reconnaît l'autorité du roi de Perse. Le district frontière de Nerman-chir appartient à Rachid-Kan. Boum, ville assez considérable, forme la limite du Kerman persique, depuis que les Persans ont repoussé les Afgans pour rapprocher d'eux les Balloutches dont ils ont moins à craindre. C'est à Boum, où il s'était retiré en dernier lieu, que le brave et infortuné Loutf-Ali, le dernier prince de la famille des Zends, fut pris et livré à son rival cruel, l'Aga Mohammed; une pyramide formée des crânes de ses partisans, de ses plus fidèles serviteurs, s'élève sur la place où cet événement a eu lieu; digne trophée d'un peuple qui, pendant près d'un siècle, s'est abreuvé de sang humain!

L'Imam de Mascate a profité des troubles de la Perse pour s'y introduire. Toute cette partie du golphe, Bender-Abbas ou Gomron, Hormouz, aujourd'hui rocher stérile et inhabité, sont en sa possession.

Le Mekran appartient en entier aux Balloutches.

Le Sind gémit sous le despotisme de trois frères de la maison de Talpoure et d'origine Balloutche. Ce sont mir Golam, mir Kérim, et mir Morad. L'aîné, dont le pouvoir est le plus grand, prend le titre de *Hakem*, prince; et aux yeux du peuple, des nations voisines, passe pour le chef réel du gouvernement. Deux autres frères, mir Sohra et mir Tahra, sans être revêtus des marques ostensibles de la souveraineté, n'en agissent pas avec un moindre despotisme dans leurs domaines.

Le Sind est principalement peuplé de Balloutches qui professent l'Islamisme, approprié à leurs mœurs et au climat, et altéré par les superstitions, les modifications que le temps, l'ignorance, les préjugés ont dû intro-

duire. Ici comme à Hérat, les Hindous sont protégés et respectés. Ils traitent d'égal à égal avec les Musulmans, et jouissent de toutes les prérogatives de la vie civile. Les Hindous, en assez grand nombre dans le Sind, en composent la classe commerçante, comme les Mahométans constituent l'ordre militaire. Nadir-Chah a cédé cette province au roi de Caboul par le traité de 1739. Depuis ce temps elle est restée sous sa domination.

Tels sont les renseignemens que nous avons pu rassembler sur l'état actuel, les limites de la Perse.

## NOTE (2), pag. 132.

En m'exprimant ainsi, je ne prétends point admettre l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie, objet de longues et savantes contestations. Omar était, sans doute, capable d'un tel fait; mais M. Silvestre de Sacy a prouvé d'une manière évidente, dans les notes de la *Relation* d'Abdallatif (pag. 240),

que par ces mots de Bibliothèque d'Alexandrie, il fallait entendre simplement une *collection nombreuse de livres.*

FIN DES NOTES DU TOME PREMIER.

# NOTE

DU

# TOME TROISIÈME.

## NOTE (1), pag. 178.

L'ESPÈCE d'arme offensive nommée *kémend* n'était point inconnue des anciens. Juste Lipse rapporte dans ses Saturnales un passage d'Isidore, qui prouve que les lutteurs se servaient d'un filet pour saisir leurs ennemis, ce qui répond exactement au *kémend*. Voici ce passage : *Quorum pugna erat fugientes in ludo homines injecto laqueo impeditos consecutosque prostenere....* On voit même une représentation de cette espèce de combat dans le *Thes. Antiq. Rom.* de Grævius, p. 1238 et 1239. Juste Lipse donne à ces combattans le nom de *laquearii*.

FIN DE LA NOTE DU TOME TROISIÈME.

# TABLE DES MATIÈRES

DU

## TOME PREMIER.

## LIVRE SECOND.

### HISTOIRE.



FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

